

YVES GAILLARD

*Cette sombre destinée*

MAGIS  
OPTIS

C'est sottise de vivre quand la vie  
est un tourment, et nous avons une  
ordonnance toute prête pour mourir  
quand la mort est notre médecin.

Shakespeare, *Othello*.

*Ce n'est pas par ambition littéraire si, aujourd'hui, j'ai décidé de relater cette effrayante histoire, mais par un simple besoin de confession et, je l'avoue, pour me prouver un peu à moi-même que les jours que je viens de vivre n'étaient pas un simple cauchemar. J'ai peur de ne pouvoir retracer complètement mes souvenirs. Il me semble que je ne peux plus vivre bien longtemps...*



## PREMIÈRE JOURNÉE

Les femmes ne se souviennent guère  
que des hommes qui les ont fait rire, et  
les hommes, que des femmes qui les ont  
fait pleurer.

H. de Régnier, *Donc*.

*26 décembre.*

**L**e tableau tirait à sa fin. Vincent se recula une dernière fois en hochant la tête, puis plaça une pointe de jaune. C'était fini. Il posa sa palette, ses pinceaux et s'essuya sur son tablier gris maculé de peinture. La pièce sentait l'essence de térébenthine. Des tableaux reposaient contre les murs ; d'autres, accrochés, frappaient par leurs couleurs claires et vives. Pour lui, chacune de ses œuvres représentait une existence différente qu'il avait vécue en leur compagnie. Il retira sa blouse, passa la main dans ses cheveux et sortit.

Malespoir était une petite ville de la côte. Il habitait un cabanon à l'extrémité d'une grande plage de sable. Cette habitation faisait face à la mer, sur une avancée de terrain. Une porte donnait sur la plage. On y descendait par des escaliers qu'il avait lui-même creusés dans la pierre. D'une fenêtre voisine, on pouvait apercevoir l'étendue déserte de sable, limitée d'un côté par la mer, de l'autre par une petite chaîne de dunes et de rocs. À quelque cent mètres du cabanon, la route apparaissait au sommet de la dune, et l'on pouvait voir au loin dépasser le clocher du village. Une autre fenêtre donnait sur la mer qui, l'hiver, venait frapper le rocher sur lequel était construit le cabanon. À l'opposé de cette fenêtre, une autre porte donnait sur les rochers où un petit chemin avait été tracé jusqu'à la route.

Vincent revint bientôt, les bras chargés de deux baguettes de pain. Il était 9 heures du matin, mais le ciel restait foncé, caché par une épaisse couche de nuages gris-bleu. Par instants, des petites gouttes venaient frapper les vitres. Il alluma son petit fourneau et fit chauffer sa cafetière.

Il retourna bientôt devant son tableau, se recula de deux ou trois pas pour avoir une meilleure vue d'ensemble. C'était, avec plusieurs modifications, le paysage que l'on voyait par la fenêtre de chez lui :

la plage déserte, les dunes, le ciel sombre, les vagues blanches, la mer de plomb. En premier plan, à droite, une silhouette : celle de Danièle, une jeune fille qu'il aimait et qui ne voulait pas partager son amour.

Ce tableau tranchait avec les autres par sa taille, nettement supérieure, et par ce renouveau de couleurs. Il semblait en effet moins riant. Peut-être l'artiste avait-il essayé de s'évader dans le rêve et de créer un monde plus gai que celui où il vivait, et en avait-il tout à coup compris l'inutilité. Il y avait représenté sa vie : ce désert immense, la monotonie des jours, les vagues roulant inlassablement les galets, ce ciel gris... Et sa seule étoile : la petite silhouette blanche, à droite de la toile, assise sur un rocher, regardant la mer, la tête entre ses deux poings, dans l'attitude symbolique de celui qui rêve. Il l'avait dessinée de mémoire et peinte en deux ou trois coups de pinceaux, mais c'était elle.



Vincent finissait son petit déjeuner quand on frappa à sa porte. Un jeune homme brun assez fort entra, souriant.

« Bonjour, Vincent ! Es-tu remis du coup d'hier ?

— Oh ! je t'en prie, laisse-moi oublier ! »

C'était Victor, un ami qui semblait fait pour égayer le peintre. Avec lui, impossible d'être sérieux un instant. Il était étudiant dans une université quelconque, du côté de Paris, et profitait des vacances de Noël pour venir voir sa famille qui habitait Malespoir depuis fort longtemps. Vincent souriait lorsque Victor parlait de vacances.

« À quoi servent-elles ? Tu gâches ta vie dans ton université. Tu ne vois pas que tu es en train de tuer ta jeunesse ? Et pour devenir quoi ? Quelqu'un comme il y en a tant ! »

Vincent avait choisi d'être peintre non parce qu'il lui fallait un métier, car il avait les deux parties du baccalauréat, mais simplement parce qu'il aimait peindre — il trouvait absurde de faire quelque chose que l'on n'aime pas. C'était gâcher sa vie, répétait-il en haussant les épaules.

Il avait ouvert une exposition permanente à Paris, mais il ne recevait de nouvelles que très rarement, et, si parfois il en recevait, c'était pour apprendre que rien ne s'était vendu. Pourtant, il ne semblait pas découragé, et espérait toujours un lendemain plus ensoleillé.

À l'occasion des fêtes de Noël, Vincent avait rédigé un petit conte de fée, *La Princesse du clair de*



*lune*, qu'il avait illustré et donné à éditer. Ça plaisait aux gosses, et ça lui payait la dinde, avait-il annoncé, quand Victor lui avait demandé s'il n'allait pas se mettre un jour dans la fabrication de hochets. En vérité, la somme qu'il en avait tirée s'était vite épuisée, et ce furent Victor et Frédéric, son autre ami, qui durent payer la dinde.

Le calendrier annonçait qu'on était le 26 décembre. Le 24, jour du réveillon, on lui avait acheté un tableau à l'exposition de Malespoir. Ce fut son cadeau de Noël. Victor et Frédéric s'étaient crus sauvés, mais la somme ne lui fut remise que le 25 au soir. Ils en furent quittes pour payer la brave dinde, le volailler n'acceptant pas de crédit les jours de fête.

Victor offrit une cigarette au peintre, qui l'alluma aussitôt. Tout à coup remis, Vincent se leva d'un bond.

« Sortons ! »

Les deux amis se retrouvèrent bientôt dans la rue humide encore de la pluie de la nuit dernière. Le ciel était couvert, le temps était lourd. Ils sillonnèrent les quelques avenues de la petite ville, puis descendirent sur la plage déserte pour donner libre cours à leurs rêveries. Le sable froid et humide crissait sous leurs pieds. Ils avaient quitté la ville et s'enfonçaient dans les bois de pins qui poussaient sur les dunes. Leurs

pas étaient lents, leur esprit était loin. Derrière eux, les traces de leur passage restaient marquées dans le sable.

Une douce musique parvenait aux oreilles de Vincent. Au loin, c'était le bruit des vagues et du vent dans le feuillage, et, plus loin encore, c'était ce chant mélancolique et mystérieux, ce chant que chantent ceux qui ne sont plus.

Vincent regardait droit devant lui : les dunes montaient et descendaient sous un ciel épais et presque blanc, « un ciel d'argent », disait le peintre. Il s'était aperçu de sa couleur étrange et semblait préoccupé, presque apeuré. Il savait qu'un ciel argenté troublait fortement son esprit. Ses yeux se fixaient sur les sommets nus des dunes et, alors qu'il était plongé dans cette contemplation, il lui sembla que la nuit descendait avec une affreuse et inhabituelle rapidité. Sans apercevoir la moindre étoile dans le ciel, tout s'éteignit autour de lui.

Il cria.



Quand la lumière revint sur la Terre, Vincent s'aperçut que la table était mise, que le feu était allumé et

qu'une bonne odeur de cuisson embaumait l'air. Il se leva du lit et vit Victor qui lui dit en riant :

« J'ai apporté plein de bonnes choses, et je t'invite à ta table ! »

Vincent resta un instant assis sur son lit à le regarder. Plusieurs questions lui vinrent à l'esprit, mais il n'en posa aucune. Le peintre remercia Victor, et ils s'assirent tous les deux. Il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient fait ensemble un pareil festin. Le repas se termina par du vin blanc. À chaque verre qu'ils levaient, ils s'écriaient en chœur :

« Pour oublier Danièle !

— Le jour où elle me quittera vraiment, continua le peintre, et que je la verrai dans les bras d'un autre, tout d'abord je tue le gars, puis je la tue, enfin je me suicide... pour couronner le tout !... » Et, éclatant de rire : « Pour que ça fasse tragédie grecque ! »

L'alcool faisait son effet. Ils chantèrent à tue-tête les chansons qui ne plaisent pas aux curés dans l'exercice de leur fonction. Tout tournait devant les yeux de Vincent, qui jugea bon de se coucher. Victor sortit.



Deux heures plus tard, lourd et fatigué, le peintre rouvrit les yeux. Un léger souffle marin caressait le sable blanc de la plage, tandis que de timides vagues hésitaient à se briser trop bruyamment. On n'entendait que le chant du vent. La mer, comme au travers d'un coquillage, formait une musique de fond que l'oreille ne percevait plus.

Vincent s'installa sur le rivage avec son bloc à croquis. Il s'assit sur un rocher et regarda la mer qui se réveillait, le bruit des vagues couvrant maintenant le chant du vent. À ses pieds, les flots écumaient.

Il n'était que 3 heures de l'après-midi, mais le soleil ne se montrait toujours pas. De gros nuages obscurcissaient le ciel et donnaient à l'eau une couleur grise.

Il ressentait au fond de lui une profonde mélancolie. Il était las, mais il sentait une force intérieure terrifiante. Il aurait voulu se lever, hurler, renverser les rochers de la jetée et le phare de pierre qui, impassible, imitait toujours aussi mal les étoiles du soir, pourtant les esquisses qu'il traça ne reflétaient qu'une étonnante langueur, un accablement presque effrayant. Il se sentait capable de soulever des montagnes, mais un souffle l'aurait renversé. Il se leva à grand-peine et se dirigea vers la ville.

Il marchait courbé en avant, les deux mains dans les poches. Devant ses yeux se déroulait tout un mon-

de magique : des fées aux longs voiles blancs se déplaçaient sans bruit au pied des murailles ocre d'un château médiéval. Le ciel était d'un bleu de Prusse profond ; les étoiles, immenses et blanches. Le donjon se découpait sur un nuage de cobalt clair ; des chauves-souris passaient dans de sinistres battements d'ailes.

Il leva les yeux.

La rue était floue, le ciel argenté. Il n'apercevait que de vagues silhouettes qui passaient rapidement.

Tout tourna à une vitesse excessive. Les maisons se renversèrent, entraînant le ciel dans leur chute. Le sol monta vertigineusement. Il leva les bras vers sa tête pour se protéger du choc.

Il y eut un long cri, puis tout s'éteignit.

Dans ce noir d'ébène, des lumières scintillaient. Il entendit des voix autour de lui, mais il ne put ouvrir les yeux. Il se sentit soulever.

« Je quitte la Terre, pensait-il. Je suis mort ! Quand j'ouvrirai les yeux, je serai dans la peau d'un nouveau-né et, pour moi, une autre vie commencera. Seulement, il va falloir que je grandisse... Quelle patience il me faudra... »

Il avait hâte de voir qui il était, comment était sa nouvelle mère. Il ouvrit les yeux.

Il y eut un « Ah ! » général. Que le soleil était fort !

Il se dressa sur un coude et jeta un coup d'œil circulaire sur la dizaine d'yeux fixés sur lui, puis sur la salle... C'était le bar de la Gare. Il était couché sur la banquette du café. Ses yeux brillèrent tout à coup. La fée qui se promenait au bas des murailles posait la main sur son front et lui souriait.

« Tu te sens mieux, Vincent ?

— Ma petite fée ! » articula-t-il.

Il entendit crier les sirènes. Ce fut tout. Il retomba dans une nuit profonde.



Les vagues déferlaient sur le sable humide. Vincent était détendu. Il avait ouvert la fenêtre, et une petite brise marine lui caressait le visage. Il s'aperçut qu'il pensait à quelque chose de terrible. Il avait découvert qu'il ne pouvait exister, car ni le passé ni le présent ni le futur n'avaient de réalité, mais il était assez heureux et surpris par cette découverte.

Comme la plage était jolie en hiver ! La couleur de l'eau reflétait la mélancolie. Des touches dorées sur la mer étaient les témoins du soleil. Au loin, la mer cachait sous un voile bleu profond et mystérieux un univers inconnu aux humains. Lui n'était pas un

être humain. Il savait ce qui se cachait derrière cette nappe bleue. Pour le voir, il ne fallait plus faire partie de ce monde.

Vincent eut envie de se jeter dans cette eau : celle-ci allait s'ouvrir, et il pénétrerait ce monde sans même se mouiller.

Il vit une fée, une sirène, qui l'appelait, lui souriait. Elle était belle, couchée sur ce rocher couvert d'algues. Le soleil se couchait lentement dans les flots. Ses rayons l'invitaient à le suivre. Il était debout dans le crépuscule naissant. Des lueurs rouges apparurent dans le ciel, juste au-dessus de l'horizon. Vincent avait les cheveux défaits, et sa chemise laissait le vent s'y engouffrer. Une sensation de bien-être l'envahit. Il regarda encore le soleil. Puis il se jeta du haut de son rocher dans l'abîme bleu de la mer.

Un froid glacial le saisit. Des cris résonnèrent autour de lui comme s'ils venaient de tous les coins du monde. Chacun d'eux l'enveloppait de telle sorte qu'il ne savait de quel côté il venait. Il vit la sirène à quelques mètres de lui et essaya de s'en approcher, mais il marchait sur une matière inconsistante. Bientôt il aperçut la façade imposante d'un palais. La sirène entra. Il la suivit.

Il marchait maintenant sur les dalles d'un long couloir. L'atmosphère y était plus chaude. L'eau tiède

dans laquelle il se mouvait lui caressait doucement le front. Il semblait marcher sur des nuages. Ils aboutirent bientôt dans une grande pièce.

La sirène restait distante. Il murmura : « Petite fée!... », tout en s'approchant d'elle. Il finit par prendre sa main, une main chaude et douce, lui caressa le bras et posa la main sur son épaule. Il leva son regard et le plongea dans le sien. Alors un voile se fit.

Il sentait toujours la chaleur de sa main, mais le voile s'épaississait, tout devenait brumeux, puis noir... de plus en plus noir. Un point clair apparut, s'élargissant et éclairant le manteau nocturne. Petit à petit, il distingua les traits de sa chambre et se découvrit sur son lit.

La pièce était chaude, et une bouillotte le réchauffait. Sur sa table de chevet fumait un grog.

La journée tirait à sa fin. Il pensa avec inquiétude à tout ce qui lui était arrivé, l'après-midi. Et tout cela, par la faute de Danièle. C'était normal qu'avec toutes les souffrances qu'il endurait il tombât ainsi malade.

Victor avait dû le ramener. Ce brave Victor ! Sans lui, que serait-il maintenant ? Il avala le grog et se leva. Il fouilla dans le tiroir de sa table de travail et retira une liasse de papiers. C'était un écrit qu'il avait commencé longtemps auparavant et qu'il conti-



nuait régulièrement. Il le parcourut rapidement et se rappela les jours passés.



Vincent avait rencontré Danièle par hasard ; elle lui était tout de suite entrée dans le cœur. Il pleuvait fort ce jour-là. Le peintre venait de quitter une fille sans intérêt. Il se promenait sur la route du bord de mer, la tête droite, face aux éléments. Ses vêtements étaient saturés d'eau, ses cheveux lui collaient sur le front. De grosses gouttes ruisselaient sur son visage. Il ne semblait pas s'en apercevoir. Les sourcils froncés, il scrutait le paysage désolé de l'hiver. Les arbres nus brillaient sous la pluie ; la route reflétait le ciel et le bruit des vagues se mêlait au crépitement des gouttes sur la chaussée déserte. Il se plaisait à marcher seul, sous la pluie, en plein milieu de la route.

Ses pas l'avaient conduit au village voisin de Malespoir et là, assez fatigué par cette longue marche, il était entré dans un café pour se réchauffer un peu. Après avoir posé son manteau détrempe, il s'était assis à une petite table, dans un coin, près de la baie vitrée. Des gens se pressaient, la tête baissée sous leurs parapluies.

Il s'apprêtait à sucrer son café, quand deux jeunes filles étaient entrées. Elles ruisselaient. On voyait, à leur respiration, qu'elles avaient couru. La plus petite avait plié le parapluie et accroché son imperméable près de celui de Vincent. La salle était pleine et, après un rapide coup d'œil circulaire, elles s'étaient aperçues que toutes les tables étaient occupées. Alors, elles s'étaient approchées de Vincent et avaient demandé :

« Pourrions-nous, s'il vous plaît, nous asseoir à votre table ? »

Il n'avait pas hésité dans sa réponse ; elles s'étaient assises. Il apprit ainsi que la plus petite s'appelait Danièle, l'autre Yolande. Tout avait commencé ce jour-là.

Ils avaient engagé la conversation. Danièle venait d'emménager dans une petite villa, à la sortie de Malespoir. Ils parlèrent de cette ville, et Vincent se proposa de la leur faire visiter dès le lendemain.

Le regard que Danièle posait sur lui le troublait profondément. C'était un regard tendre et amoureux. Mais fallait-il croire aux sourires d'une femme ?

Le lendemain, il leur avait montré le peu de curiosités de cette petite ville, puis son cabanon, ses tableaux. Elles avaient paru apprécier sa peinture.

Fallait-il croire aux louanges des femmes ? N'étaient-elles pas aussi fausses que leurs sourires ?

Il lui avait semblé qu'ils étaient devenus bons amis et, quand il les raccompagna, il prit le bras de Danièle.

« À bientôt ! » lui dit-il avant de la quitter.

Le deux jours suivants, bien qu'il ne la vît pas, il se crut l'être le plus heureux du monde. Le troisième jour, il commença à s'inquiéter de son silence. Une semaine passa, puis deux.

Il commença une sorte de journal, et, chaque jour qui passait voyait une page de plus. C'est alors que le désespoir commença à s'emparer de lui. Il comprit qu'elle lui manquait. Enfin, il s'aperçut qu'il l'aimait.



Vincent reposa les pages, accablé par ce flot de souvenirs.

Il l'avait vue la veille. Quelle déception pour lui ! Affalé sur sa table, la tête entre ses bras, il essayait de ne pas y penser. Plus il refusait ses souvenirs, plus ceux-ci revenaient et plus les détails le blessaient. La veille, il avait vu Danièle... mais elle l'avait fui. Elle avait semé derrière elle des nuages noirs.

Il baissa les yeux et se mit à pleurer. Comme elle lui avait paru changée ! Il ne l'avait vue que deux fois. La première fois, elle lui avait plu et l'avait touché par sa gentillesse et sa timidité ; la veille, elle était riieuse, moqueuse, même.

Il se laissa glisser le long du mur, s'assit par terre et enfouit sa tête dans ses bras pour tenter une nouvelle fois de chasser ces souvenirs. Danièle se dessina bientôt sur le fond sombre de ses paupières closes.

Il fut alors la proie de toutes sortes de tiraillements et de déchirements du cœur. Il était tourmenté comme il ne l'avait jamais été. Il pensa que le sommeil lui ferait du bien et il alla se coucher.

## LE RÊVE

Le rêve est une seconde vie.

G. de Nerval, *Aurélia*.

**L**e village était perdu dans la forêt immense.

De vieilles maisons aux charpentes de bois se dressaient par-ci, par-là, sans ordre bien défini. La rue était de terre battue. Une petite place portait en son centre une statue à l'effigie du créateur de ce village. En face de cette place, un café, dont la terrasse s'étendait sur la rue, accueillait les paysans au retour des champs. Il semblait impossible qu'en ce siècle il pût encore exister un coin aussi calme.

Mais le plus étrange était cette construction : un bâtiment à deux étages, avec, au rez-de-chaussée, une exposition de peinture. Sur la vitrine, on pouvait y lire le nom de Vincent, écrit avec plusieurs couleurs savamment choisies.

De temps en temps, des paysans traversaient la rue, d'autres tiraient leur brouette ou guidaient un âne attelé à un petit chariot. Tout respirait la tranquillité et le bonheur.

Un jour, un camion de déménagement arriva. Attirés par le bruit, les paysans s'approchèrent. Le camion s'arrêta devant une maison inhabitée, juste à l'entrée du village. Une jeune femme d'une trentaine d'années, belle mais aux traits durs, descendit du véhicule et ouvrit la porte de la maison. Au même instant, une silhouette blanche s'engouffra juste derrière elle. On n'avait pu voir qu'un flot de cheveux blonds.

Dès lors, les volets s'ouvrirent avec le jour et la maison silencieuse s'égaya.



Un soir, vers minuit, la porte de cette maison s'ouvrit sans bruit et une silhouette en sortit, vêtue d'une cape foncée tenue fermée à son cou. Elle s'engagea dans la rue et s'avança vers le centre du village jusqu'à la demeure la plus imposante. Elle s'approcha de la grande devanture vitrée de l'exposition de peinture.

La lumière d'une lampe de poche éclaira le premier tableau : sur un fond sombre, en dégradé bleu vers le centre, on pouvait voir un visage décomposé par la peur, un visage comme éclairé par une lumière bleue en pleine nuit. Le tableau s'intitulait tout naturellement *La Peur*. Le jet lumineux se posa alors sur une autre œuvre intitulée *La Vision*. Tous les tableaux furent passés en revue, l'un après l'autre. La silhouette se figeait sur chacun d'eux, et l'on devinait des frissonnements, non de froid, mais d'angoisse, ou de sentiments confus. L'ombre rentra lentement, traversa le jardinet et referma la porte sans bruit.

Un chant de crapauds et de chouettes, profond et mystérieux, venait du bois. Sous les cyprès du cimetière, un fossoyeur creusait une tombe, debout près d'un cercueil d'acajou, et rythmait cette musique du choc régulier de sa bêche dans la terre humide. Cette mélodie dura ainsi jusqu'à l'aube.



Dès le premier rayon du jour, la jeune fille était sur le seuil de sa porte. Elle traversa le petit jardin et attendit debout devant le portail. Des paysans se

rendaient dans les prés. Elle appela le premier qu'elle vit passer.

« Excusez-moi, monsieur, dit-elle d'une voix émue, connaissiez-vous le peintre qui expose ? »

Le vieux paysan ajusta son vieux chapeau de paille et la regarda en inclinant légèrement la tête en avant.

« Vincent ? Tout le monde le connaît. Vous me l'auriez dit plus tôt, je vous l'aurais présenté : il a pris un café avec moi, tout à l'heure. Maintenant, c'est trop tard, il vient de partir chez lui.

— Chez lui ?...

— Une cabane en bois qu'il a construite en forêt.

— Loin ? »

Le vieux paysan leva son regard sur elle et sourit dans sa barbe en voyant ce jeune visage, frais et rosi par la fraîcheur matinale.

« Pas tant, ma foi. »

Il se retourna et, gardant une main posée sur le manche de sa bêche, montra le bois qui s'étendait à moins de cent mètres de chez elle.

« Vous voyez ? Il faut vous enfoncer là, tout droit. C'est une baraque dans une petite clairière.

— On peut le voir ?

— Le voir, peut-être... Lui parler, je vous affirme rien, dit-il en accompagnant ses mots de vastes gestes. Je crois qu'il préfère la vie d'ermite. L'artiste, c'est



un homme qui s'apitoie sur une fleur qui se fane. Allez comprendre... C'est pour ça qu'il a dû fuir et qu'il n'aime pas grand monde, à part nous. Nous, on l'a adopté. On l'aime bien. Mais il est quand même un peu... bizarre. »

Il regarda la jeune fille et baissa la voix.

« Je vais vous dire... Plusieurs fois, la nuit, je l'ai vu errer dans la forêt. Il marchait, le pas léger, comme s'il suivait quelqu'un et parlait à mi-voix, le regard fixe... »

Il s'arrêta. La jeune fille restait silencieuse.

« Mademoiselle, je continuerais bien, mais y a le champ. On bavardera tantôt, si vous voulez. »

Le vieux paysan s'éloigna. Elle le regarda jusqu'à ce qu'il eût disparu. Le soleil humide du matin montait derrière les arbres bordant la petite route. Les feuilles claires brillaient sous la lumière, l'herbe verte pliait sous le poids trop lourd de la rosée.

« Danièle! Que fais-tu dehors? »

Elle sursauta et ne sut que répondre. Elle bégaya :

« Je... regardais les paysans qui vont aux champs. »

Elle rentra.



Cette nuit-là, elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur l'étendue sombre de la forêt. La description que le vieux paysan avait fait de Vincent était si étrange ; le peintre était-il vraiment quelqu'un de cette terre ? Elle avait lu des livres qui parlaient de visionnaires. Ces gens faisaient partie d'un autre univers. Que voyaient-ils dans ce qui n'était qu'insignifiant détail pour les autres ?

Son regard pensif s'écarta de la fenêtre et passa, près du grand lit, sur l'armoire de style ancien qui portait une grande glace sur la porte centrale. Elle croisa son regard, se découvrit, puis se tourna encore une fois vers l'étendue de la forêt.

Dans la rue, passa un homme sans âge qui, une bêche à l'épaule, chantait un air sombre. Quand il eut disparu au coin du cimetière, elle éteignit sa chambre et s'assit sur le rebord de la fenêtre, les bras autour de ses genoux.

Alors qu'elle scrutait le paysage, elle vit une ombre se découper sous un rayon de lune. Elle sentit son cœur battre. L'homme s'était approché. Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Celui qui l'observait de cet endroit si sombre n'était pas imaginaire. Elle avait vu sa silhouette, et son esprit cherchait à placer sur elle des traits humains.

La jeune fille resta un long moment sous la caresse fraîche du vent, souriant, les yeux clos, puis, refermant les volets, elle pensa :

« C'était lui. »



La nuit suivante, elle ouvrit la fenêtre. Elle resta ainsi quelques instants, puis la tentation fut trop forte. Elle posa son manteau noir sur ses épaules, rouvrit doucement sa porte, descendit l'escalier sans le moindre bruit et sortit.

Les graviers crissaient. Dès qu'elle eut franchi la route, elle se mit à marcher à travers champs jusqu'à l'orée du bois. Son cœur allant plus vite qu'elle, elle dut accélérer sa marche et bientôt se trouva en train de courir, sans le savoir : il lui semblait que ses pieds ne touchaient plus la terre. Elle s'arrêta soudain, s'appuya contre un arbre et leva les yeux vers une petite maison de bois éclairée par un rayon de lune. On pouvait voir au travers d'une vitre rougie la lueur vacillante d'une bougie.

Elle se représenta plusieurs visages du peintre, mais aucun ne semblait lui convenir. Elle se sentit rouge de honte à la pensée d'aller le voir chez lui en pleine

nuit. N'était-elle pas folle ? Elle allait le déranger, le réveiller peut-être... Qu'allait-il dire en la voyant ?

Elle quitta sa cachette et s'approcha lentement. Elle se rendit soudain compte que la porte était ouverte et que sur le seuil se trouvait une ombre. Elle poussa un cri. Une voix l'interpella :

« Que faites-vous ici... »

Elle ne put donner de réponse, et la voix continua :

« ... à une pareille heure ? »

Elle balbutia quelques mots. Le peintre crut comprendre qu'elle s'était égarée. Il s'approcha d'elle et sortit de l'ombre. La jeune fille distingua les traits de son visage : il n'était pas bien beau, mais il n'était pas repoussant. Il portait de longs cheveux blonds en désordre, et ses yeux clairs reflétaient une certaine indifférence.

« J'ai froid », souffla-t-elle.

Le peintre soupira et, se retournant à moitié vers la maison, l'invita à le suivre. Elle leva les yeux sur lui et sourit tristement.

La pièce était mal éclairée ; Danièle n'osa pas avancer. Le peintre craqua une allumette et alluma plusieurs bougies. Des tableaux reposaient en désordre le long des murs.

Il la dévisagea longtemps et reprit :

« Vous ressemblez étrangement à quelqu'un que je connais... »

Vincent lui parlait sans détour : il était en train d'écrire, lorsqu'il l'avait aperçue appuyée contre un arbre. Il confia qu'il voyait une jeune fille, chaque soir de pleine lune : elle passait entre les arbres et s'envolait ensuite sur un rayon de lumière. Et voici qu'une autre arrivait chez lui à 11 heures du soir, qui lui ressemblait comme une sœur... Il s'était dit : « La providence... »

Danièle écoutait et semblait plongée dans un rêve. Elle était là, debout, le regardant sans le voir, dans une position de surprise et de bonheur...

« Qu'avez-vous ? » s'inquiéta-t-il.

Elle revint à elle et fut prise d'une joie soudaine.

« Oh ! rien... Je suis heureuse ! »

Elle courut à lui pour lui prendre les mains : « Je ne vous imaginais pas comme ça ! » lui dit-elle, posant sa tête sur son bras comme l'aurait fait un petit chat, si naïvement que Vincent en fut surpris.

Gardant la tête contre son bras, elle avoua :

« Vous savez, je ne me suis pas perdue. Je voulais vous connaître. J'ai vu vos tableaux, et je les aime...

— C'est vous qui habitez la maison à l'entrée du village ? »

Elle leva soudain la tête. Il continua :

« Et c'était vous qui étiez à la fenêtre, hier soir ?... »

Elle baissa la tête et ne répondit pas. Elle restait blottie ainsi dans ses bras, les yeux fermés sans penser à rien. Lui, le regard pensif, cherchait à comprendre ce qui lui arrivait. Il sentait les mains de la jeune fille, mais n'arrivait pas à croire en sa présence.

Il prit soudain conscience qu'ils étaient debout, plantés au milieu de la pièce depuis certainement un long moment. Elle souffla :

« Il faut que je rentre... Au revoir ! »

Il ne pensa pas à la raccompagner. Quand elle eut disparu dans l'ombre du sous-bois, il retourna s'asseoir à sa table. Il resta quelques instants encore à se demander si ce qui venait de se passer n'était pas une création de son imagination.



Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels l'artiste commença à douter de l'existence de cette jeune fille. Elle lui avait dit au revoir, mais il ne l'avait pas revue.

Un matin, de bonne heure, Vincent décida de descendre au village, mais n'osa pas passer devant la maison de Danièle. Il s'attabla à la terrasse du café.

Il arrêta le vieux Sylvestre qui se rendait aux champs et lui demanda du feu. Le paysan lui tendit sa pipe. Enfouissant sa cigarette dans le fourneau noir, il rejeta quelques nuages de fumée et remercia Sylvestre d'un signe de la main. Celui-ci fit quelques pas, puis se ravisa et revint près du peintre. Il posa la bêche contre la table, tira un siège et s'y assit.

Le père Sylvestre était un brave homme. Vincent l'aimait bien : il était simple, intelligent, et méprisait comme lui la société moderne, qu'il qualifiait à chaque fois du même mot :

« Pourriture ! »

Il ne disait rien d'autre sur ce sujet, mais son silence prouvait bien que toute conversation sur ce sujet était inutile.



Il y avait plusieurs années que Vincent avait quitté définitivement la ville et ses déchets humains. Il en avait été écoeuré. Alors, sans avertir personne, il avait pris sa valise, n'ayant pour tout argent que les quelques billets de la vente d'un tableau.

À pied il avait franchi des collines, des vallées, des montagnes, traversé des fleuves, des rivières, des prai-

ries, sans toujours suivre les routes, mais coupant souvent à travers bois et propriétés.

« La terre n'est à personne », disait-il.

Il jurait contre les hommes qui avaient divisé la terre en pays, contre les gouvernements qui accaparaient ces pays, contre les propriétaires qui étaient assez bêtes pour acheter la terre aux gouvernements, contre les locataires qui étaient assez bêtes pour louer la terre aux propriétaires... Il fallait détruire cette imposture pour mieux rebâtir. Jusqu'alors, il s'était toujours consolé en disant :

« Après tout, le monde d'aujourd'hui n'est qu'une tentative vers le bonheur qui a échoué. Si les gens ne sont pas trop bêtes, ils le verront bien et détruiront tout ça, comme j'ai détruit mes premiers tableaux. Il suffira d'éviter les erreurs que l'on avait faites... »

Hélas, Vincent n'avait jamais vu ce jour arriver. C'est pourquoi il était parti en se disant :

« Si tu ne te détruis pas toi-même, ou si, par ta faute, je ne trouve pas mon bonheur et ma complète liberté, je te détruirai moi-même!... Si je le peux... »

Quand il débarqua au village, Vincent restait sceptique et crut d'abord les habitants aussi hypocrites que les autres. En fait il s'aperçut que ces gens, peu nombreux, avaient à peu près ses idées : il aimait que chacun pense et fasse ce qui lui semble sans avoir re-



cours à des règlements et des lois rigides qui étaient pour lui l'image même de la soumission et de la bêtise.

Il s'était installé à l'écart et avait construit sa cabane dans une petite clairière du bois communal, sans que personne n'y trouve à redire. Quand il l'eut finie, il s'installa petit à petit, fabriquant lui-même ce dont il avait besoin.

Un jour, il apporta une de ses toiles. Les paysans, éblouis, fêtèrent l'arrivée d'un artiste dans leur village et décidèrent de lui ouvrir une exposition. Le lendemain, Vincent y amenait une quarantaine de toiles, qu'il pendit aux murs, et décora la salle.

Bien que n'allant pas à la messe, Vincent était bien vu par le curé. Ceci amusait le peintre :

« Écoutez, Arthur, disait-il au curé, vous et moi ne suivons pas le même chemin, mais en fin de compte, nous recherchons le même but. »

Un jour, pour montrer qu'il l'aimait bien, Vincent apporta au curé une toile représentant sainte Agnès et lui proposa de restaurer une vieille fresque dans la chapelle.

Le temps faisant, Vincent fit partie de la petite population.



Le père Sylvestre s'était donc assis près de Vincent, tout en gardant une main sur le manche de sa bêche.

« Tu sais, dit-il, qu'il y avait deux nouvelles habitantes au village, une jeune femme et sa fille...

— Qu'il y avait ?...

— Oui. La petite, une beauté, m'avait demandé ton adresse, il y a quelque temps, et un certain nombre de renseignements sur toi... Tu ne m'en veux pas, fiston ?

— C'était donc toi ! » fit Vincent en éclatant de rire.

« Bon, si je suis venu m'asseoir ici au lieu d'aller bêcher mon champ, c'était pour te parler d'elles, continua Sylvestre. Elles sont reparties. Le matin de leur départ, je l'ai rencontrée, la petite... Danièle ? Oui, Danièle. Elle m'a demandé de te donner un mot qu'elle m'a laissé. Comme je ne t'ai pas vu depuis, ça fait quatre ou cinq jours qu'il traîne dans ma veste. »

D'une de ses innombrables poches, il sortit un papier plié en quatre et le tendit à Vincent. Celui-ci, troublé par le départ de la jeune fille, ouvrit le billet et lut :

*Mon cher Vincent,*

*Je suis arrivée si tard, chez moi, quand je t'ai laissé, que ma mère s'est aperçue de mon absence. Il a fallu que je lui dise tout, et c'est pour cela qu'elle veut qu'on reparte. Adieu. Je t'aime.*

*Danièle.*

« Elle est folle, sa mère ! s'exclama Vincent.

— C'est ce que je me suis dit », continua Sylvestre.

Le peintre s'enfonça alors sur son siège et dans ses pensées.

« Peut-être tout cela n'est-il qu'un rêve, pensa-t-il. D'ailleurs, tout n'est-il pas qu'un rêve ? »



Les jours qui suivirent furent pour le peintre des jours d'indécision. Il cherchait à se faire une raison, car, sans être vraiment triste, il ne pouvait chasser le souvenir de la jeune fille. Il choisit la fermeté.

Après tout, il valait mieux qu'elle soit partie. Il avait décidé, quelques années auparavant, de ne plus tomber amoureux, quoi qu'il advienne. N'était-il pas heureux comme ça ?

Il finit par se faire croire qu'il l'avait oubliée.



Ce jour-là, attablé à la terrasse du café, Vincent vit le ciel se couvrir. Ce n'était que le début du printemps, et le mois de mars était célèbre pour ses averses. Il quitta le village pour ne pas être surpris par la pluie en chemin et retourna à son chalet. Le ciel devenait verdâtre, presque noir par endroits. Quelques corbeaux passèrent en croassant.

Pénétrant dans le bois, Vincent remarqua tout d'un coup qu'il manquait le bruit du vent dans le feuillage.

« Ça va éclater comme une bombe », se dit-il.

À ce moment, une bourrasque arracha des milliers de feuilles et faillit le renverser.

Au milieu de la clairière, Danièle était là, debout, une valise posée à côté d'elle. Le vent semblait n'avoir pas d'effet sur elle. Ses longs cheveux d'or, rabattus sur son visage, brillaient d'un éclat immobile.

Tout ce qu'il venait de reconstruire en quelques jours venait de se rebriser.

« Je suis venue vivre avec toi, Vincent. J'ai marché deux jours pour revenir ici. »

Le visage de l'artiste était resté froid.

« Va-t'en, souffla-t-il. Va-t'en. »

Il se retourna pour rentrer chez lui. Voyant qu'elle ne partait pas, il cria : « Va-t'en ! » et il se précipita dans son chalet, claqua la porte.

Danièle restait plantée, les bras le long du corps, les cheveux défaits. La lumière baissait.

De sa fenêtre, Vincent vit la jeune fille reprendre son bagage et s'enfoncer dans le bois. Il avait remarqué la jupe blanche et le corsage qu'elle avait le jour de leur rencontre. Il détourna les yeux de la fenêtre.



Bientôt le vent souffla fort et de grosses gouttes d'eau frappèrent avec violence la vitre. Ce fut un crépitement serré. La pluie ruisselait en larmes bleues sur la vitre enfumée où Vincent pouvait voir vaciller dans la forêt la flamme de la bougie et la danse des ombres et des lumières sur son visage.

Vincent vivait dans ce paysage une sorte de vie au ralenti qui lui permettait de goûter chaque instant.

Les nuages disparurent et un ciel d'un bleu profond s'installa, au fond duquel se dessina bientôt un merveilleux clair de lune.

Le peintre ouvrit la fenêtre, respira fortement et sentit l'air frais, l'odeur de la terre détrempée mêlée au parfum des arbres, envahir sa poitrine.

Sous les arbres apparut alors la forme blanche et translucide de *la Princesse du clair de lune*. Elle lui fit signe de la suivre.

Le peintre sortit de sa cabane. La fée s'enfonçait dans le bois et se déplaçait avec grâce et légèreté, comme sans toucher le sol. Le balancement harmonieux de son corps, de ses voiles et de ses longs cheveux de fibres d'or était une merveille. Ils avancèrent longtemps.

Enfin, elle s'arrêta et lui montra un petit corps blanc couché sous un arbre. Pour la première fois, Vincent put voir côte à côte — un si court instant ! — la fée du clair de lune et celle qui lui ressemblait si étrangement : la princesse, touchée par un rayon de lune, se fondit en lui.

Vincent s'approcha de Danièle. Le jeune corps reposait dans l'herbe humide et verte du printemps. Ses vêtements étaient saturés d'eau, ses bras gelés, son front bouillant. Elle respirait à peine. Il la prit dans ses bras, rejoignit le chalet.

Vincent déposa délicatement la jeune fille sur son lit. Il la sécha, la couvrit, puis, se tournant vers la cheminée, alluma un feu de bois.

La cheminée éclairait la pièce. Vincent s'assit par terre près du feu et alluma une cigarette, suivant du regard les dessins vacillants des ombres sur les murs. Il veilla sur elle toute la nuit.



Dès l'aube, Vincent s'approcha de la jeune fille. Celle-ci ouvrit ses yeux fiévreux, voilés et tristes, le regarda un instant et balbutia :

« Excuse-moi... »

L'artiste se sentait coupable, honteux. Il lui souleva l'oreiller, lui sourit et lui tendit une infusion. Puis il se retira, s'assit sur une chaise. La tête entre les mains, il réfléchit sur l'avenir. Il ne pouvait la garder : il se suffisait tout juste. Et il ne pouvait pas non plus la renvoyer...



Le rétablissement de la jeune fille dura une semaine. Elle put bientôt se lever et marcher dans la

maison. Pendant que Vincent allait peindre, elle mettait un peu d'ordre dans son désordre. Petit à petit, sans le savoir, ils avaient fini par organiser une vie à deux, et Vincent ne songea plus à la renvoyer. Un jour, complètement guérie, elle put sortir.

Il la peignit souvent, couchée dans l'herbe, près du ruisseau.

« Tu es aussi belle qu'Ophélie ! » s'exclamait-il.

Elle ne connaissait pas Ophélie. Le peintre se mit en devoir de lui lire *Hamlet*, puis le poème de Rimbaud. Il lui donna aussi son interprétation personnelle de la mort de cette jeune fille.

La vie de Vincent s'était illuminée.



Un jour qu'il s'était rendu au village, Vincent vit soudain le ciel s'obscurcir juste devant lui. Dans la profondeur de ce nuage, il distingua les traits de la princesse du clair de lune. Elle le regardait tristement. Elle portait dans sa main gauche un bouquet de fleurs qu'elle semait une à une. Elle se retourna et s'effaça dans le noir. Vincent prit peur.

Au père Sylvestre qui était près de lui, Vincent demanda s'il avait vu ce nuage.



« Non », répondit simplement le paysan.

Soudain, Vincent comprit le message de la fée : les fleurs, la robe... Ophélie !

Le vieux Sylvestre se demanda s'il ne déraisonnait pas.

« Que dis-tu ? Allons, tu rêves encore ! »

Mais Vincent était resté debout, les yeux fixés sur une image qui s'était substituée à la première. Effrayé, il se mit à courir en direction de la clairière.

À la maison, il ne trouva personne. Une voix intérieure lui soufflait le prénom d'Ophélie. Il ressortit immédiatement, et ses pas le conduisirent à la rivière, à l'endroit où elle posait d'habitude pour lui. La découverte de quelques fleurs fraîchement coupées l'affola.

Il descendit le cours. Ses jambes, ses bras, son visage se couvraient d'égratignures ; sa chemise fut déchirée par les ronces et les branches. Soudain il s'arrêta. Sa poitrine se gonfla. Un cri lui remonta du fond du cœur. Arrêté par les branches, une tache blanche flottait sur l'eau.

Il entra dans la rivière et retira à grand-peine le corps de Danièle. Elle tenait encore dans ses petits doigts raidis quelques fleurs du printemps. Son pâle visage souriait.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa. En vain. Elle était Ophélie.



Quand il retourna au chalet, les yeux rougis par les pleurs, il la sécha et lui passa la magnifique robe de neige brodée d'or qu'elle portait, les jours où il la peignait. Il courut ensuite cueillir la plus belle fleur de la forêt et, pour la première fois de sa vie, il découvrit une rose noire qu'il plaça sur sa poitrine.

Il construisit un grand lit d'herbe au milieu de la clairière. Il l'y déposa. Les cheveux d'or de Danièle retombaient sur ses épaules nues. Il lui joignit les mains et alluma un grand feu.

Le village entier vint ce soir-là dans la clairière pour veiller.

Le père Arthur venait de finir son discours funèbre, mais personne ne pleurait. Même Vincent voyait cette mort comme naturelle et fatale : rien n'eût pu se passer autrement.

« C'est la fin d'un rêve... », pensait le vieux Sylvestre, les yeux toujours fixés vers celle qu'il ne voyait déjà plus.



Au matin, Vincent construisit un magnifique cer-  
cueil de bois dans lequel il déposa son rayon de vie.  
Il éleva ensuite dans la clairière un petit monument  
en sa mémoire sur lequel il grava une ligne :

*Avec toi s'envolent mon cœur et ma vie.*

Il se dirigea vers le brouillard épais qui s'avancait  
doucement vers lui : il y pénétra à pas lents, la tête  
baissée, résigné.

*Cette sombre destinée*

## DEUXIÈME JOURNÉE

Les femmes sont délicieusement artificielles, mais elles n'ont aucun sens de l'art.

Oscar Wilde, *L'Esprit d'Oscar Wilde*.

**I**l fut surpris, en ouvrant les yeux, de découvrir autour de lui les profondes ténèbres d'une belle nuit d'hiver. Dans le ciel, la lune brillait parmi les étoiles et caressait la terre de ses rayons poudreux. Une musique légère voletait parmi les astres d'or, naïve et mystérieuse. La mer scintillait de reflets d'argent. L'écume blanche qui roulait sur le sable semblait illuminée par quelque lumière cachée. Il aurait pu rester des heures à contempler la mer, mais il sentait naître en lui un désir profond qui le poussait irrésistiblement à une action encore confuse...

Il alluma une bougie collée sur une tête de mort. Des lumières et des ombres vacillèrent sur cette face

blanche inanimée qu'il avait subtilisée dans la fosse commune, il y avait de cela près d'un an. À la flamme, il alluma une cigarette. Son regard croisa sa guitare qui gisait contre le mur. Ses yeux s'agrandirent. Il comprit ce qu'on lui demandait de faire.

Il ouvrit son armoire et choisit pour s'habiller des vêtements noirs. Il posa sur ses épaules une longue cape d'ébène doublée de soie pourpre, prit sa guitare et ouvrit la porte de son cabanon. Un courant d'air souffla la bougie.

Il quitta bientôt la route pour s'engager sur un petit sentier de terre bordé de sombres buissons. Les cailloux crissaient sous ses pieds et déformaient son ombre. Le chemin montait toujours, contournant des rochers, filant entre les arbres.

Bientôt Vincent s'arrêta et, s'approchant du bord, regarda à ses pieds : sur des centaines de taches blanches, des centaines de croix. De longs arbres effilés projetaient leurs ombres tourmentées, alors que les branches nues brillaient sous la lumière blanche de la lune.

Ce paysage en noir et blanc plaisait au peintre qui, le regard fixe, souriait doucement.

Quelques cailloux roulèrent sous ses pieds, lorsqu'il descendit parmi les herbes et les buissons épineux. Sa cape, qui s'accrochait souvent, le retardait.

Il avait remarqué, le mois précédent, une tombe de marbre noir ornée de roses blanches et rouges, celle d'une enfant de seize ans dont la mort récente restait encore sans explication.

Vincent contempla le palais sombre et fleuri, souriant doucement. Il s'assit sur la tombe, sa silhouette noire se mêlant au noir profond du tombeau. Des notes s'échappèrent de sa guitare, accompagnant un chant mystérieux, venu de loin — le chant de ceux qui ne sont plus. Il semblait envoûter les âmes, les libérer par sa chanson. Il y eut un bruit de pas.

Le gravier crissa sous des souliers d'hiver, un faisceau lumineux balaya les tombes. Sa chanson achevée, Vincent s'était levé bien droit sur la pierre couleur de jais au moment où le rayon de lumière vint le frapper. Il y eut un cri horrible. La lanterne chut et s'éteignit.

Vincent, encore surpris par la peur qu'il venait de causer, resta quelques instants comme pétrifié. Son ombre noire se découpait sur un ciel rougi par une aurore naissante.

« Voici la lumière, souffla-t-il tout bas. Il est temps de retourner aux Enfers... »

Il sauta de tombe en tombe et s'évanouit dans la forêt.



*27 décembre.*

Quand il se réveilla, le soleil était haut dans le ciel. À la vue de ses rayons, Vincent se sentit tout à coup heureux. Il était léger et plein de vie. Pour l'instant, il ne voyait que le ciel, la beauté du nouveau jour, l'épanouissement du matin. Il s'accouda un instant à la fenêtre pour contempler la mer qui se brisait mollement en vagues blanches au pied de son cabanon. Il se retourna enfin et alla préparer son déjeuner.

Il se servit généreusement un grand bol de café au lait et deux gigantesques tartines de pain beurré qu'il noya sous une couche énorme de confiture. Il avait coutume de ne jamais s'occuper du lendemain.

Il savait pourtant que ses fonds étaient bas. Les quelques dessins qu'il donnait à des journaux lui rapportaient bien peu. Ses tableaux ne se vendaient pas très facilement. Ses cours de dessins avaient vu leur fin quelques jours auparavant. Une seule chose comptait pour lui : il avait vendu un tableau six cents francs, ce qui était à ses yeux une somme assez importante.

Ce matin-là, donc, il se sentait riche, le cœur léger — il faisait beau.



La vaisselle fut vite expédiée, le tout sommairement placé dans l'unique petit bahut destiné à ses occupations ménagères. Il se permit un semblant de toilette... La bonne vie que le célibat ! Il se sentait renaître. Peut-être était-ce l'aube d'une nouvelle vie ! Il retourna à la fenêtre et respira exagérément l'air de la mer. Encore une belle journée en perspective, et digne d'un beau jour de printemps !

Il sillonna sa chambre en long et en large, d'un pas si léger qu'il aurait pu s'envoler, s'il avait forcé un peu. Prenant sa guitare dans ses bras, il fit avec elle deux ou trois tours de valse en fredonnant un air de Strauss. Il écrivit une ébauche de chanson, fredonna une nouvelle phrase musicale, puis reposa sa guitare.

Il fouilla dans ses tiroirs pour relire quelques souvenirs d'enfance. Après avoir couvert un page de ce journal intime, il rejeta le tout dans son bureau.



Il venait de refermer le tiroir, quand on frappa. Il ne se retourna pas. Il cria juste un « Entrez ! » qui fit trembler la petite pièce.

Un « Bonjour Vincent ! » aussi puissant lui répondit.

Il n'osa pas continuer le concerto, et c'est très doucement qu'il dit : « Bonjour Victor. »

Un éclat de rire couronna le dialogue.

« Frédéric nous attend au bar de la Gare, lui fit savoir l'étudiant. Tu viens ?

— Puisque tu me le demandes si gentiment... » répondit le peintre en levant les bras et en sous-entendant : « Je ne peux pas faire autrement ! »

Mais Victor venait de rappeler à Vincent, par sa présence, qu'il avait des amis. Ceci eut d'abord pour conséquence fâcheuse de lui rappeler ses soucis et sa vie quotidienne. L'air triste et les yeux pensifs, il ferma la porte de son cabanon. Mais à peine eut-il fini de tourner la clé dans la serrure, que plus rien n'en paraissait.

« J'ai faim ! cria-t-il. Je vous invite tous les deux, c'est mon jour de générosité !

— Quand tu as de l'argent, je t'ai rarement vu ne pas être généreux !

— Alors, je ne le serai aujourd'hui que si vous êtes gais ! » Et il ajouta, avec un sourire : « Peut-on jamais savoir ce que demain nous réserve ?

— Du bonheur ! cria Victor.

— Du bonheur ! » lança Vincent en tendant les bras vers le ciel en signe d'imploration.

Il arrivèrent bientôt au bar de la Gare où Frédéric finissait de se ruiner dans un appareil à sous.

« L'homme vaincu par la machine ! » s'écria le peintre en le montrant des deux mains.

Les deux compères s'attablèrent et attendirent que le pauvre Frédéric soit de retour. Cela ne tarda pas.

« J'ai encore perdu ! » s'exclama-t-il, navré.

Vincent leur fit signe de s'approcher. Quand il fut satisfait, il attendit quelques instants, puis commença sa tirade.

« Menu du jour : d'abord le repas.

— Pour moi, un steak frites, coupa Frédéric.

— Silence ! » ordonna le peintre. Et il continua :

« Ensuite...

— Un café !... trancha l'incorrigible.

— Si tu veux. Mais tais-toi et laisse-moi me vider ! »

Il reprit :

« Repas, café, cigarette, pousse-café, promenade jusqu'à 4 heures, pendant laquelle on essaiera de trouver des filles. Connaissant bien vos talents de séducteurs, on se retrouvera à 4 heures, 4 heures et demie, au *Monumental*...

— Avec les snobs ? s'inquiéta Victor.

— Avec les snobs. Ensuite, petite promenade champêtre...

— Hé hé! coupa encore Frédéric en se frottant les mains.

— Ensuite, on ira dîner...

— Avec elles? s'inquiéta l'étudiant.

— Bien sûr! Mais au *Smart*, le restaurant le plus distingué! Ensuite, on ira au *Malfamé* danser un peu.

— Excellent! approuva Victor.

— Exquis! compléta Frédéric.

— Commençons donc cette délicieuse journée », reprit le peintre.

Et il cria au garçon :

« Apporte-nous ce que tu as de meilleur! »



Après le festin, Vincent alluma une cigarette, immédiatement imité de ses deux compagnons. Trois nuages de fumée s'élevèrent au-dessus d'eux. Le peintre était absorbé dans la contemplation des dessins formés dans l'air par leurs cigarettes. Frédéric faisait un sort à la bouteille. Victor s'était levé pour mettre un disque au jukebox.

Ils payèrent l'addition sans sourciller, ce qui n'était pas dans leurs habitudes, car ils se plaisaient généra-

lement à embêter le garçon en lui disant qu'il s'était trompé dans l'addition.

Par la porte vitrée, Vincent regardait négligemment les gens passer. Il aperçut un couple. Il ne réagit pas tout de suite, puis, reconnaissant Danièle, il se leva d'un bond et remarqua l'élégance de son futur compagnon de lit.

« Il doit avoir une belle voiture et pas mal d'argent », pensa-t-il.

Victor et Frédéric n'avaient rien remarqué, sinon qu'il s'était levé en oubliant de se rasseoir.

« Et il a dit bonjour au patron, le salaud ! » souffla le peintre entre ses dents.

Alors son sang se glaça. Il traversa la salle à une vitesse effrayante et, sous les yeux exorbités du patron, renversa trois chaises sur son passage. Victor et Frédéric rassurèrent le pauvre homme : « Il a oublié ses cigarettes ! »

Vincent les rattrapa à la sortie de la ville : ils s'embrassèrent, tendrement enlacés, au haut des dunes de la plage.

Quand l'élégant jeune homme se retourna au bruit de la course de Vincent, il était trop tard. Des dents craquèrent sous sa peau bien rasée. Il perdit l'équilibre et roula sur la pente de la dune, jusqu'à la plage. Alors le peintre empoigna la jeune fille qui, pétrifiée,

n'avait pas fait un mouvement et la traîna au bas de la dune. Elle s'écroula sur le sable. Il revint alors vers le jeune homme qui se relevait et, d'un uppercut au menton, l'envoya cogner la tête sur un rocher. Celle-ci sembla éclater sous le choc.

Il était midi et demie et, à cette heure, personne ne circulait dans les rues. La sieste était sacrée, au même titre que la messe du dimanche. De plus, ils étaient sur la plage qui, en hiver, restait déserte.

Il souleva brutalement la jeune fille et elle reçut deux gifles qui l'envoyèrent rouler sans connaissance quelques mètres plus loin.

« Salope », lui dit-il, l'air dédaigneux.

Il la secoua sauvagement par une épaule et la gifla encore. Elle retomba à terre comme une masse.

« Ah ! » s'écria-t-il alors, en retournant la tête d'un air ravi : il avait vu le garçon se relever péniblement.

« Toi, mon petit, dit-il, je vais te faire ton portrait, mais pas comme j'en ai l'habitude ! Avec la dominante rouge !... »

Il courut à lui et lui asséna un coup si violent sur le nez que celui-ci éclata sous ses doigts. Le sang jaillit sur les mains du peintre.

Victor et Frédéric arrivèrent au sommet de la dune.

« Mon Dieu ! » s'exclama Victor.

Du haut d'une petite falaise, Vincent venait de jeter sa victime complètement défigurée et ressemblant plus à un sac ensanglanté qu'à un homme.

« J'espère qu'il ne va pas faire la même chose avec Danièle ! » s'inquiéta Frédéric.

Impassible, Victor lui répondit : « Non. Tu vas le voir s'attendrir ! La crise est passée, maintenant... »

En effet, Vincent, après s'être lavé les mains au rivage, revint près de Danièle, qui n'avait pas bougé et restait évanouie, les cheveux épars dans le sable, la jupe retroussée sur ses jambes, le chemisier déchiré. Elle lui parut si chétive et si belle qu'il se sentit attendri et prêt à fondre en larmes.

« Si ce n'était pas moi qui t'avais mis dans cet état, je t'assure que le vaurien qui aurait osé te faire ça aurait rapidement suivi le même sort que ton petit snob ! »

Il était calme et semblait maintenant avoir oublié son massacre. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, il se sentait redevenir lui-même.

Du haut des dunes, Victor et Frédéric jetèrent un dernier coup d'œil sur le champ de bataille :

« Le calme est revenu. »

Ils s'éloignèrent.

Cependant, Vincent avait pris Danièle dans ses bras et la conduisait à son cabanon, non loin de là.

Ses pieds s'enfonçaient dans le sable et laissaient leurs marques, que les vagues effaçaient aussitôt.

Quand il referma la porte de sa petite demeure, Danièle n'était pas encore revenue à elle. Il la coucha sur son lit et l'observa longuement.

« C'est affreux, ce que je vais faire ! » se dit-il. Mais il le fit.



Elle reposait maintenant sur le dos et vêtue de la magnifique robe blanche qu'il lui avait choisie ; ses cheveux avaient été recoiffés. Vincent était assis par terre, dans un coin de la pièce. Il aurait voulu se lever, prendre ses pinceaux, peindre, mais il se sentait rivé dans sa position et incapable de faire le moindre geste. Il ne pouvait même pas bouger son bras pour regarder l'heure. À quoi bon ? Le monde avait arrêté sa course dans le ciel. Il fixait un tableau qui gisait contre le mur, en face de lui. Le silence semblait lourd.

Une mouche passa devant lui. Il la regarda jusqu'à ce qu'elle se fût posée, comptant les secondes de son vol. Soudain, il se sentait léger, comme libéré d'un



poids immense. Ses gestes lui paraissaient solennels. Il se leva, s'approcha de la fenêtre.

Il regarda les flots rouler sur le sable blanc de la plage. Au loin, le ciel était bleu, d'un bleu pur. Quelques nuages blancs passaient.

« Il fait bien beau », se dit-il.

Il se retourna et resta adossé à la fenêtre. L'air était plus léger ; la pièce, lumineuse sans être ensoleillée. Danièle, les yeux fermés, reposait sur le lit.

Il prit un livre, le reposa, en prit un autre. Où était la réalité ? Chacun voyait les choses au travers de soi, chacun englobait chaque fait, chaque geste, et l'adaptait instinctivement à son rêve, au monde qu'il avait bâti dans l'illusion de sa vie. Personne ne parlait la même langue, ne donnait aux mots les mêmes significations. Et comme l'explication de chaque mot nécessitait celle de chaque mot de l'explication... De plus, dès qu'un caractère s'éloignait du caractère commun, les différences augmentaient, la compréhension devenait de plus en plus difficile. Les mots étaient trop vagues...

Vincent faisait partie de cette catégorie d'originaux qu'on appelle artistes. C'était les êtres les moins compréhensibles : leur art les avait emportés vers un monde différent, qui avait déteint sur leur langage. Par exemple, le mot « forêt » rappelait à Vincent la

couleur jaune, le mot « bois » l'ocre rouge. Quand l'artiste voulait parler de la forêt la nuit, il préférait dire « ce bois » pour assombrir la teinte. Ce que les gens appelaient « réalité » n'était qu'un rêve commun...



Danièle s'était levée sur un coude et regardait avec étonnement. Vincent courut à elle et lui dit :

« Excuse-moi, petite fée, excuse-moi ! Je n'ai pas voulu... »

Elle ne semblait pas comprendre ce qui lui arrivait. Les vêtements qu'elle portait...

« Oh ! » s'exclama-t-elle, à la fois surprise et émerveillée.

Elle se leva et alla se regarder dans la glace de l'armoire, fit jouer sa robe et se retourna, ravie, vers Vincent.

« C'est toi qui me l'as mise ? »

Vincent rougit.

Elle pirouetta sur la pointe des pieds pour faire jouer encore sa robe de neige.

« Qu'elle est belle !

— C'est la robe d'Ophélie, hasarda le peintre, tellement content de la voir heureuse. Je te l'offre. »

Il y eut une seconde de silence. Une énorme seconde où tout bascula. Les souvenirs revenaient à flots.

« Où est Bernard ? », s'inquiéta-t-elle.

Vincent avait baissé la tête.

« Tu ne l'as pas... »

— Je ne sais pas... Je ne sais pas...

— Tu es un fou ! hurla-t-elle. Ta place est dans un asile ! Tu l'as tué ! »

Elle se mit à pleurer.

« Idiot ! Espèce d'idiot ! Il devait m'emmener... »

Vincent se ressaisit. Il n'en revenait pas : elle pleurerait pour ça !

« Il devait t'emmener visiter la côte avec sa voiture, c'est ça ? Et te montrer sa villa immense... Il t'avait promis le luxe ! Et c'est son argent que tu pleures ! Petite putain ! »

— Je te hais, répliqua-t-elle. Je te hais !

— Parce que je suis pauvre ! Tu me hais parce que je n'ai pas d'argent !...

— Tu n'es qu'une loque ! » ajouta-t-elle en se levant.

Elle ouvrit la porte et la claqua derrière elle.

Vincent resta planté au centre de sa chambre, les

yeux fixés sur la porte close. Puis il cria. Il sortit et appela encore. La silhouette blanche continua son chemin sans se retourner.

Le ciel était devenu rouge. Les montagnes se découpèrent sur ce fond magnifique, pendant que la mer foncée roulait ses vagues blanches sur le sable. Vincent se laissa tomber sur le sable.

« Aimer un tel monstre ! Comment ai-je pu ?... Je ne la reverrai plus, plus jamais ! »

Ce mot vibra en lui si fort qu'il hurla comme une bête sauvage. Mais la nuit enveloppa le cri et l'entoura de silence. La nature restait impassible à sa douleur.

Il retourna, accablé, à son petit cabanon dont la masse sombre se découpait sur le ciel vermeil. Il referma la porte et resta un long moment appuyé contre elle, les yeux dans le vague, mouillés de pleurs. L'impression de néant, ce vertige, ce gouffre, était effroyable — il l'avait ressentie souvent, mais rarement d'une façon aussi forte, aussi pénétrante. Il sentit alors que tout se voilait, s'estompait. Bientôt, ce fut la nuit dans son esprit. Même la flamme de la bougie reposant sur la tête de mort s'était assombrie, pour finir par fusionner avec le reste, le noir, le néant.

Tout était éteint. Plus la moindre étoile au-dessus de lui. La nuit devait en renfermer des millions, des

milliards ; pourtant pas une seule ne brillait pour lui. La seule qu'il possédait venait de s'éteindre avec la silhouette blanche d'Ophélie disparaissant sur le sable humide de la plage, au bruit régulier et monotone des galets roulés par les vagues.

Oublier, tout oublier, et repartir à zéro. Son art ne lui suffisait-il pas ? Ne pouvait-il lui consacrer tout cet amour ? Les sentiments envers une femme étaient-ils vraiment nécessaires ? Au *Malfamé*, il y avait des femmes...

« C'est très bien ! cria-t-il. Je repars à zéro. Cette nuit sera une nuit d'orgie. »

Il était 7 heures et demie. Il se préparait à aller chercher Victor et Frédéric, quand ceux-ci arrivèrent en courant, l'air heureux.

« Ça y est, on a trouvé trois filles ! Des petites poupées !

— Eh bien tant mieux ! s'écria Vincent.

— Pour l'instant, on va dîner ! Comme il y a eu changement de programme dans les festivités, on mange ici ! » expliqua Victor en sortant d'un grand sac bouteille sur bouteille.

Vincent s'inquiéta :

« À part les bouteilles, il y a quelque chose ?

— Il y a toujours quelque chose ! le rassura Victor en sortant une petite boîte de conserve.

— Ça ne nous étouffera pas... remarqua le peintre.

— De toute façon, si ça nous étouffait, avec la boisson qu'il y a, on ne risque rien. »

Chacun se pressait. Frédéric mettait les couverts, Victor faisait cuire sa petite conserve :

« La boîte me semblait plus grande au magasin... »

Il y eut un éclat de rire général. On n'aurait jamais pu imaginer que trois personnes pouvaient faire autant de bruit. Il y avait des bruits de bouteilles, des verres que l'on remplissait, des chansons gaies, des cris, des piétinements ; parfois, même, des accords de guitare. De temps en temps, on pouvait voir une bouteille vide passer par la fenêtre. Ils chantaient à tue-tête et riaient bruyamment.

Vincent demanda le silence :

« Mes amis ! dit-il, debout sur la table, le verre à la main. Je propose que l'on arrête de boire pour l'instant, sinon on risque de nous refuser l'entrée du *Malalmé* ! De plus, vos trois colombes risquent de s'inquiéter. Dernier argument : il faut nous en garder pour le retour, pour pouvoir enivrer nos trois hôtes ! »

Ce fut cette dernière phrase qui convainquit les deux autres buveurs.

« Faisons-nous beaux ! dit Victor, en se peignant devant la glace de l'armoire.

— Ah ! oui ! approuva Frédéric, qui le rejoignit.

— On va essayer, continua Vincent, qui changea sa chemise maculée de peinture contre une chemise propre. Le pull-over se supporte, dehors ? demanda-t-il.

— Facilement ! »

Il enfila son pull et ils sortirent tous les trois, en se tenant par les épaules et en chantant en chœur.



Ils revinrent chez Vincent en même temps que les trois filles, c'est-à-dire avec près d'une demi-heure de retard. Victor plaisanta :

« Avec nous, vous n'arriverez jamais en retard.

— Vous êtes bien sûrs de vous ! répliqua l'une d'elles.

— C'est une de nos rares qualités ! » confia Frédéric.

Victor se rappela alors que Vincent ne les connaissait pas. Il s'empressa de faire les présentations :

« Mesdemoiselles, je vous présente Vincent, un artiste. »

Puis, à l'intention du peintre :

« Voici Betty. » C'était une charmante blonde dont

l'admiration pour Brigitte Bardot se découvrait facilement.

« Isabelle. » Une petite brune sans personnalité, mais qui avait dû faire rêver plus d'un par son physique et sa petite voix câline.

« Rose. » Une fille aux cheveux noirs qui plut beaucoup au peintre. Elle avait de grands yeux clairs bien maquillés et portait une robe noire serrée à la taille.

Betty était entourée par Victor et le peintre ; Rose, par le peintre et Frédéric ; Isabelle, par Frédéric et Victor.

« Nous formons une étoile juive ! remarqua Vincent en accompagnant ses paroles de grands gestes de la main. Il y a un triangle masculin et un triangle féminin. » Les filles éclatèrent d'un rire qui surprit l'artiste.

« Ce n'est pas drôle ! » dit-il, un peu vexé.

Il y eut alors un éclat de rire général. Victor tint à Betty une petite messe basse qui la fit sourire. Satisfait, il la prit par les épaules et l'embrassa sur la joue.

« Si on allait d'abord un peu sur la plage ? proposa Victor.

— Je cherche la guitare », fit Vincent.

Ils descendirent le petit escalier et s'installèrent sur le sable. Vincent avait pris sa guitare et entonné



quelques airs tristes de sa composition. Bientôt seuls Rose et lui restaient assis. Inlassablement, chanson après chanson, il emplissait l'air de cet hiver si doux de tout l'amour qu'il portait dans son cœur. Il improvisait parfois des chansons entières quand le début d'une autre lui échappait. L'une d'elle lui vint à l'esprit, comme remontant d'un monde inconnu. Il lui semblait la connaître, tant il avait peu de difficulté à construire les vers. Il devait l'avoir déjà chantée, mais il ne savait plus où. Il ne l'avait pourtant jamais écrite et elle ne figurait pas sur ses cahiers de chansons.

Rose avait passé les bras autour de son cou, mais Vincent continuait à chanter. Elle posa alors la main sur les cordes et, quand Vincent se tourna vers elle, elle l'embrassa. Un dernier arpège dissonant annonça l'abandon de l'artiste.

« Tu m'avais oubliée ? » lui demanda-t-elle.

Vincent vit ses yeux, sa bouche, passa la main dans ses longs cheveux noirs et la serra fort contre lui.

« Je pensais à cette chanson...

— On rentre au cabanon ! cria Frédéric. Debout ! On va danser... »

Nulle âme ne répondit à son appel. Alors il ajouta malicieusement :

« Danser... et boire !

— Et boire ? » demanda Victor, relevant la tête et abandonnant le visage de son amie.

Le trait avait porté. Ils se levèrent et tous les six montèrent gaiement le petit escalier.



La petite pièce était saturée de fumée. Des bouteilles gisaient aux quatre coins de la chambre. Betty se leva du lit où Victor l'avait placée et dit, en essayant de maintenir son équilibre :

« J'ai chaud ! »

Elle se dirigea vers la porte et se planta devant le cabanon. Ses cheveux blonds brillèrent sous la lune. Elle voulut prendre des poses de Brigitte Bardot, mais elle eut un peu de mal et se retrouva par terre.

« Je ne peux plus me lever ! » dit-elle en riant.

Victor la souleva, la prit dans ses bras et la ramena sur le lit, dont les ressorts grincèrent sous le choc. Il se jeta sur elle. On entendit Betty se débattre, les ressorts se plaindre, puis il y eut un cri et un gémissement.

Le bruit se calma peu à peu. Bientôt Vincent s'aperçut que tous dormaient. Il se leva et sortit en prenant garde de n'écraser personne.



C'était une nuit de clair de lune. Le peintre aimait ces nuits : elles portaient un mystère, un mystère qu'il n'arrivait plus à se rappeler — ses esprits étaient trop brouillés par l'alcool.

Il alluma une cigarette et regarda les nuages bleu clair qu'il rejetait par petites bouffées : ils se détachaient sur le ciel et se dissolvaient bientôt dans la nuit. Ses yeux restaient fixés sur la ligne d'horizon de la mer. Il avait chaud, ses vêtements collaient à sa peau et sentaient une odeur de pipe froide qui l'écœurait. Il entra dans l'eau gelée.

Il ne put y rester bien longtemps et courut au cabanon pour se sécher. Tout le monde dormait. Il enfila un gros pull-over à col roulé et jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Étrange, pensa-t-il. J'aurais juré qu'il était plus tard que ça... »

Il éteignit l'électrophone et retourna sur la plage.  
Un autre jour venait de s'écouler.

*Cette sombre destinée*

## LE TROISIÈME JOUR

Chacun peut maîtriser une souffrance, excepté celui qui la sent. On n'a jamais vu de philosophe qui endurât patiemment le mal de dents.

Shakespeare, *Othello*.

*28 décembre.*

C'est sur cette plage, perdu dans ses méditations sur la forme instable des dessins que la fumée décrivait sur le fond sombre du ciel, que Vincent entama la troisième journée de souffrance depuis que Danièle lui avait montré, par sa fuite, qu'elle ne tenait plus à sa compagnie.

Tout le monde devait dormir dans le cabanon.

« Ils sont heureux, pensa-t-il. Comment cela se fait-il que je ne sois pas comme eux ? Pour avoir droit à un brin de gaieté, il faut que je boive... Lamentable ! »

Il réfléchit un moment.

« C'est l'air de la mer qui doit me rendre ainsi. Il faudrait m'exiler dans une forêt immense. J'y emporterais mes peintures, ma guitare, je construirais une cabane dans une petite clairière... Une table, une chaise, un lit et une malle pour y entasser mes affaires... »

Sans le savoir, Vincent se décrivait le chalet qu'il avait occupé dans son rêve, dans son autre vie. Il le rebâtissait avec autant d'amour. Il se décrivit aussi le paysage, il revit le petit café, le père Sylvestre, le père Arthur, la jolie Suzon, son exposition, les vieilles maisons.

Détendu par son rêve, Vincent se prit à s'étendre en souriant sur le sable ocre-jaune de la plage; il s'écoutait penser.

« Les femmes sont des êtres méprisables, se dit-il. Dès le moment où l'on s'intéresse à elles, elles se sentent fortes et supérieures, et plus rien ne peut les faire fléchir. Jusqu'où t'es-tu rabaissé!

— C'est bien vrai, approuva-t-il.

— Elles aiment avoir leur cour. Quand elles s'aperçoivent que l'on n'a pour elles que de l'indifférence, elles s'attachent, se raccrochent!

— Il faudrait jouer l'indifférent, conclut-il.

— Mais c'est une attitude tellement difficile à garder, surtout lorsque l'on est amoureux... »

Il regardait le ciel. Bientôt, ce serait le printemps. Les amandiers seraient en fleur, les blés deviendraient verts, l'aubépine, timide d'abord, s'épanouirait en mai, les pâquerettes se mêleraient aux primevères... Mais lui, vivrait-il seulement jusque-là ?

Une sourde mélancolie résonnait en lui calmement. Il marchait sur le sable, les yeux levés vers la nuit. Une légère brise lui caressait le visage.

« Vincent ? »

Il sortit de sa rêverie.

« Tu ne m'écoutais plus ? Je disais sans doute des choses que tu ne savais que trop... Que perdrais-tu si tu mourais ? »

Le peintre haussa les épaules.

« Je parle sérieusement ! Que perdrais-tu ? »

— Du point de vue matériel, rien. Du point de vue affectif... rien non plus... Du point de vue artistique, personne ne me comprend...

— Rien ne t'attache donc à cette terre.

— Mon art... J'aurais aimé l'approfondir : je suis si loin de la perfection !

— À quoi bon, si tu n'es pas compris ? À quoi bon, si tu étais compris par tous ? C'est que tu serais à leur niveau ! Un artiste authentique ne peut pas être

compris. Et tu te lamentes ! Mauvaise foi, mauvaise foi, tout ça.

— Il faut que je refasse ma vie, que je me perde loin du monde, que je repousse ma mauvaise foi, que je commence à chercher le bonheur dans le bonheur...

— Tu n'es plus libre, Vincent. Tu as tué. »

Vincent se retrouva seul devant la mer, les rochers, les dunes. Seul.



« Vincent ? »

Il se retourna.

« Je pensais te trouver ici. Mais qu'as-tu ? »

Il prit Rose par les épaules.

« Tu es gentille d'être venue. Je me sentais tout à coup si seul...

— Tu vois bien que non... »

Elle posa la tête dans le creux de son épaule. Il l'embrassa longuement, et ils se mirent à marcher, tendrement enlacés.

« Je repars demain. Je dois retourner à Paris », dit-elle.

Leurs pas les avaient conduits au cabanon. Ils montèrent l'escalier et entrèrent par la porte grande ou-



verte. Il alluma la bougie plantée sur la tête de mort et s'assit près d'elle sur le lit. Ils se couchèrent. Il la tenait dans ses bras. Elle murmurait lentement :

« Si l'on restait longtemps ensemble, je crois qu'on s'aimerait.

— Oui, l'amour n'est qu'une habitude... »

Tout à coup, Vincent voyait plus clair ; ses idées s'ordonnaient, se disciplinaient. Il voyait maintenant la charpente de l'édifice, la vie, comme une suite d'habitudes : l'amour, l'amitié... Pourquoi avait-on peur de la mort ? Seulement parce qu'on avait pris l'habitude de vivre. L'homme est une ombre, se dit-il. Une ombre qui passe en faisant du bruit... inutilement. Une boîte à musique.

« Une boîte à musique... J'en avais une, quand j'étais petit. Je passais des heures à l'écouter. Petits sons clairs et aigus, éternelle rengaine. Ils dansaient tous les trois, le berger, la bergère, le petit chien... Un jour, elle n'a plus voulu marcher. Un homme est venu la réparer. Il l'a ouverte. Il y avait des ressorts, des fils de fer. C'était ça que j'avais aimé ? Et moi qui croyais qu'ils vivaient, tous les trois ! J'avais huit ans. Je n'ai plus voulu l'écouter. Tu te souviens, quand tu avais huit ans ?

— Moi, j'aimais me promener dans le grand jardin. Il y avait des arbres, des fleurs, de l'herbe tendre

qu'on ne coupait jamais. Je me couchais au pied d'un petit chêne et me racontais des histoires. Cet endroit, sous cet arbuste, c'était un univers où je prenais les rêves dans l'herbe comme des fleurs. Un jour, à dix ans, je suis partie, je suis allée dans un vieux lycée passer sept années. Quand je suis revenue, l'arbuste avait grandi, l'herbe n'avait pas changé, mais tout était si petit, si insignifiant... que je cherchais dans le jardin, pour voir si mon coin n'était pas ailleurs. Mais non. J'ai pleuré. »

Rose se serra contre Vincent. Il lui releva doucement la tête et vit ses yeux et ses grands cils mouillés de larmes, comme à dix-sept ans. Il la serra contre sa poitrine et lui caressa les cheveux.

« Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas. »



Une odeur de café réveilla Vincent. Il se releva sur un coude, se frotta les yeux. Rose avait mis deux bols sur la table et faisait chauffer la vieille cafetière.

« Il est 9 heures ! » lui dit-elle dans un sourire.

Elle éteignit le feu et s'assit sur le lit, près de Vincent. Il passa son bras autour de sa taille, caressant

le tissu qui recouvrait sa jambe. Elle s'étendit sur lui et l'embrassa.

« Je t'aime, dit-elle. Je t'aime. »

Ils restèrent un moment sans rien dire. Elle se leva.

« Le café va être froid. »

Quand ils furent prêts, il demanda :

« À quelle heure part le train ? »

Elle finissait de se peigner. Il s'approcha d'elle et posa ses mains sur ses hanches. Elle renversa son visage, lui tendit ses lèvres et dit :

« À 11 h 16.

— Il faut se dépêcher ! Où sont tes valises ?

— À la gare. »

Il la prit par la taille et ils sortirent.



Ils se retrouvèrent tous les six sur le quai. Le train arriva.

Il la vit encore se pencher à la fenêtre du compartiment, puis s'éloigner dans un bruit de frein et de vapeur. Il regardait encore, mais il ne la voyait plus dans cette forêt blanche de mouchoirs que l'on agitait. Il resta debout quelque temps après que le train

eut disparu. Quand il n'entendit plus que les bruits familiers de la gare, il se décida à bouger.

« Ça y est ? » lui demanda Victor.

Victor ne répondit pas. C'est drôle, il ne se sentait pas triste. C'était un rêve qui s'achevait, mais c'était ça, le bonheur. Le bonheur sans l'habitude, différent de l'amour.

« Elle t'a dit des mots doux ? plaisanta Frédéric.

— Des mots bien doux, en effet, qui m'ont ouvert les yeux.

— Merveilleux ! s'exclama Victor. Mais, avec les femmes, il vaut mieux les fermer ! »

Seul Vincent ne riait pas. Il trouvait tout à coup bien fades les plaisanteries de ses camarades.

« Je ne les aime pas, se dit-il. Je croyais les aimer, mais j'en avais seulement l'habitude. Je m'y suis laissé prendre... »

Ils traversèrent la place et s'engouffrèrent dans le bar de la Gare. À peine arrivés, Frédéric se précipita sur l'appareil à sous pour y engloutir son argent de poche, Victor commanda les consommations, tandis que Vincent se jetait sur une chaise et allumait une cigarette. Victor revint s'asseoir près de lui.

« Comment s'est passé cette nuit ?

— Magnifiquement. J'ai beaucoup appris... » dit Vincent, tout en prenant le journal et vérifiant que

les dessins qu'il avait donnés à la rédaction étaient parus.

Rassuré, il se mit à feuilleter le quotidien. Il riait souvent devant les stupidités des articles et gardait toujours la première page pour la fin. Ce jour-là, Vincent pâlit à sa lecture.

Deux colonnes annonçaient la mort de Bernard Druet, fils d'un puissant industriel, qui, en vacances sur la côte, avait été victime, hier, d'un accident. L'hypothèse du crime n'était pas exclue, lisait-on, mais il était peu probable qu'on ait voulu attenter à ses jours, car on avait retrouvé sur lui son portefeuille et tout son argent. De plus, vivant à Malespoir depuis deux jours seulement, la jeune victime n'avait certainement pas eu le temps de se faire des ennemis. Il était probable que le jeune Bernard se promenait sur la falaise où, à la suite d'un faux pas, il était tombé dans le vide. Une enquête était ouverte. C'était, en gros, ce qu'annonçait le journal régional.

Frédéric ne savait que dire, et l'insouciance naïve de Victor ne le rassura pas :

« Tu vois bien ce qu'ils disent, chuchota Victor. Dans deux ou trois jours, l'affaire sera classée. On aura reconnu l'accident. Quelle idée, aussi, il a eue de venir passer ses vacances à Malespoir !

— ... et de sortir avec Danièle, compléta Frédéric, le menton entre ses mains.

— Oui, et s'ils découvrent Vincent, on sera accusé de non-assistance ! »

Vincent était désespéré. Il se rendait compte seulement maintenant : il avait tué. Mais rien, sauf la pâleur inaccoutumée de son visage, ne laissait voir son trouble. Il ne pouvait pas réfléchir. Tout en lui tournait...

« J'ai mal à la tête... », se plaignit-il.

Il rejeta le journal sur une table voisine. Peu après, Serge, le garçon, arriva avec trois rhums.

« Qu'est-ce qu'il a, Vincent ? demanda-t-il.

— Il a simplement qu'on a dansé toute la nuit, qu'on a bu un peu trop et qu'on s'est trop bien amusé, expliqua Frédéric.

— Et vous prenez encore du rhum ? »

Il allait repartir, quand il ajouta :

« Vous avez vu ? Il y a du nouveau à Malespoir...

— Ah ?

— Le Bernard... je ne sais plus comment... qui s'est tué. C'est en première page, dans le journal.

— Tu sais, nous, la première page... »

Serge montra le journal. Frédéric fit l'innocent et, frappant sur l'épaule de Vincent qui avait englouti la tête dans ses bras, il lui dit :

« Regarde ! Malespoir en première page !

— Je m'en fous ! lâcha-t-il sourdement.

— Ça n'a pas l'air de l'intéresser, dit Serge.

— Bon. Crime ou accident, d'après toi ? » demanda Victor, pris au jeu.

Serge éclata de rire en se retirant :

« Tu rigoles ! Ce serait trop beau ! »

Victor regarda Vincent :

« Tu vois ! »

Ils avalèrent leurs rhums après avoir porté un toast :

« À la mémoire de Bernard Druet, qui a su sortir Malespoir de sa petite tranquillité bourgeoise. »

Un couple assis non loin d'eux les regarda.

« Ces jeunes ! dit le mari à sa femme.

— Ces vieux ! » s'exclama Victor, qui avait entendu.

Vexé, le mari se retourna vers sa femme et ils replongèrent dans leur discussion idiote, tandis qu'un transistor annonçait : « Au troisième top, il sera exactement 12 heures 0 minutes 0 secondes. Tip ! tip ! tip ! »

« Midi, l'heure du berger ! cria Frédéric. Pour moi ce sera une côtelette d'agneau.

— Non. On ira manger chez moi, proposa l'artiste. Vous allez acheter le nécessaire pendant que j'irai mettre un peu d'ordre. Et mesurez bien vos boîtes

de conserve! Qu'elles n'aient surtout pas moins de vingt centimètres! »

Sur ce, ils jetèrent un peu d'argent dans chaque verre et ils sortirent dans la rue.

Vincent leur avait menti. La pièce était propre et bien rangée. Il voulait simplement se promener tout seul.



Il traversa les dunes et arriva dans la forêt de pins. Sous un arbre, il aperçut un jeune homme assis, la tête rabattue sur son corps, une guitare retournée sur ses genoux, sur laquelle se trouvaient quelques feuilles de papier à musique. Ses bras pendaient le long de son corps et sa main droite était crispée sur un crayon. Il portait les mêmes vêtements que lui.

« Il me ressemble », constata le peintre.

Vincent s'approcha lentement de lui, puis s'accroupit. Il toucha l'épaule du jeune homme, mais son corps glissa et se coucha dans l'herbe dans un bruit d'accord dissonant. Vincent se leva, effrayé, et fit deux pas en arrière. Il se ressaisit et revint près du mort. Il ramassa les pages de papier à musique où une petite écriture serrée mais indécise tenait lieu de



notes. Il les mit dans sa poche, se baissa pour prendre la guitare et la poser contre l'arbre. Mais elle avait changé de place. Elle était dans les bras du jeune homme. Alors il vit la bêche, dans l'herbe.

Il creusa un trou profond où il coucha le jeune homme.

Il voulut prendre la guitare. Elle était cette fois contre l'arbre. Vincent eut un recul d'épouvante. Il la fixa un moment, s'approcha d'elle, la prit.

« J'ai dû la poser là sans faire attention. »

Il posa la guitare sur le corps du défunt, dont il croisa les bras par-dessus, puis il rejeta de la terre et boucha le trou. Il posa la bêche, fit une croix de bois et la planta. Il se ressaisit ensuite et, arrachant ces branches, les brisa et les jeta au loin.

Il se retourna. La bêche avait disparu. Il cria et s'enfuit. Les branches et les ronces lui déchiraient ses vêtements. Il arriva au cabanon.

« Enfin ! s'exclama Victor.

— Mais que t'est-il arrivé ? s'inquiéta Frédéric.

— Je ne sais pas... » souffla le peintre.

Il essaya de raconter.

« Tu dois avoir gardé ses feuilles de papier sur toi... Montre-les vite », dit l'étudiant.

Le peintre fouilla dans ses poches, puis les trouva, pliées en quatre, dans celle de sa chemise.

« Il me semble que tu les avais déjà ce matin, s'étonna Frédéric. Je crois les avoir vues, elles étaient un peu plus hautes que la poche, elles dépassaient légèrement...

— Moi, je ne les avais pas remarquées, affirma Victor.

— Mais si, insista-t-il.

Vincent déplaça les feuilles et lut à haute voix.



« Ce n'est pas par ambition littéraire si, aujourd'hui, j'ai décidé de relater cette effrayante histoire, mais par un simple besoin de confession et, je l'avoue, pour me prouver un peu à moi-même que les jours que je viens de vivre n'étaient pas un simple cauchemar. J'ai peur de ne pouvoir retracer complètement mes souvenirs. Il me semble que je ne peux plus vivre bien longtemps... Mais, pour que vous compreniez, il est tout d'abord nécessaire que je me présente.

« Mon nom de famille, je l'ai oublié il y a bien longtemps. Je suis né, paraît-il, dans la forêt qui entoure mon village et fut élevé jusqu'à l'âge de quinze ans dans une famille pauvre.

Ils me firent comprendre qu'ils avaient fait leur devoir et que, dès lors, je devais essayer de gagner ma vie moi-même. Encore maintenant, ils m'ouvrent la porte quand ils voient que je jeûne depuis trop longtemps, mais je ne suis plus pour eux qu'un simple invité. Ils avaient veillé à mon instruction et, très jeune, j'avais connu les poètes, les peintres et les philosophes.

« J'ai vécu dans une mansarde, au deuxième étage d'un immeuble délabré et, bien qu'assez inconfortable, il faut avouer que je m'y plaisais. Une chaise, un lit, une vieille table et un coffre formaient l'ensemble de mon mobilier. Ce n'était certes pas un palais, mais c'était mon univers, mon existence, et je crois ne pas mentir si j'affirmais préférer cela à une fortune entière.

« Je ne sais pas exactement ce que signifie le mot "amis", mais, si c'est quelqu'un à qui l'on donne son affection, je crois n'avoir plus maintenant que ma guitare. Avant, c'était une boîte à musique. On remontait la mécanique, les poupées dansaient. J'en avais une quand j'étais petit... »

Vincent s'arrêta un instant de lire.

« Continue ! » demanda Victor.

Voyant Vincent figé, sans voix, Frédéric prit les feuilles et continua la lecture.

« J'en avais une quand j'étais petit. Je passais des heures à l'écouter. Petits sons clairs et aigus, éternelle rengaine... »

Vincent était debout, les yeux fixes.

« Ils dansaient tous les trois... »

Devenait-il fou ? C'était un rêve ? Il allait se réveiller... Tout ça disparaîtrait !

« Et moi qui croyais qu'ils vivaient ! J'avais huit ans. Je n'ai plus voulu l'écouter. »

Vincent avait peur, tout à coup. Cela n'avait aucun sens.

« J'ai vécu pour ainsi dire seul depuis ma plus tendre enfance, et cela, je le crois bien, m'a vieilli bien plus vite, car dès l'âge de douze ou treize ans, j'ai commencé à porter un jugement sur la vie et à méditer sur l'existence ou la non-existence des êtres.

« Dès que je compris par moi-même combien le monde était affreux, je fermai les yeux et me repliai sur un univers que je bâtissais pierre par pierre, avec la patience d'un oiseau faisant son nid. Quand je les rouvris, beaucoup de choses, jusqu'alors incompréhensibles, parurent s'éclairer... »

Vincent était immobile, mais ses lèvres bougeaient faiblement, alors que Frédéric lisait toujours. Le récit parlait de la recherche d'un moi profond, mais Vincent n'écoutait plus.

« Je crois maintenant vous avoir dit les grands traits de ma vie et fait une légère esquisse de mon caractère, et cela, je l'espère, suffira à vous faire comprendre cette horrible histoire que je vais vous conter... »

Il y eut un juron, que Frédéric ne put contenir.

« Ça s'arrête là !

— Non ! protesta Victor. Il manque le plus intéressant ! Eh ! Vincent ! C'est tout ce qu'il y avait comme papiers sur lui ? »

Victor répondit sans bouger. Il leur tournait le dos. Victor fit le tour pour le regarder en face.

« Seigneur ! s'écria-t-il. Regarde ses yeux, Frédéric ! Regarde ses yeux ! Ça recommence ! »

Le regard de Vincent était vide, sans l'habituelle lueur brillante.

« On dirait qu'il est sous hypnose ! s'inquiéta Victor. Ça fait plusieurs fois que ça lui arrive ! »

Il le couchèrent, toujours raidi.

« C'est affreux, c'est affreux ! » criait Frédéric.

Vincent parla lentement, toujours semblable à un bloc de marbre :

« La suite est un mystère... un mystère effroyable ! »

Puis Vincent se tut. Et, vingt minutes après, il sembla se réveiller. Alors l'étudiant lui cria :

« Il est près de 2 heures et demie ! Il faudrait peut-être que l'on mange !

— Que m'est-il arrivé ? demanda le peintre.

— Tu t'es assoupi », mentit Victor.



Dès 3 heures, Vincent se retrouva seul dans le cabanon. Il se sentait tout à coup abandonné au milieu de ce monde, ce monde qui tournait autour de lui. Lui ne bougeait pas : tout se jouait autour. Il était venu trop tard, il s'était trompé de siècle... mais tous les siècles devaient se ressembler, il suffisait sans doute d'en vivre un pour croire que c'était le précédent qu'il lui aurait fallu. Fallait-il qu'il plie bagages, qu'il parte ? Il voulait partir. Mais où ? Il voyait une île, de grands arbres, des huttes, un ciel bleu où couraient des nuages blancs, vaporeux, libres comme le vent. Avait-il les moyens d'aller là-bas ? Il faudrait trouver une occasion dans un petit port de la côte océanique. Il ne pouvait plus rester, il fallait qu'il parte loin.

Est-ce que Danièle le dénoncerait ? Mais s'intéressait-elle seulement à lui ? Elle devait déjà avoir oublié. Il parlait de partir, mais il était assis par terre dans

son cabanon. Il savait qu'il ne partait en voyage que dans ses rêves. C'était plus simple. Il ferait mieux de se promener sur la plage, il découvrirait ce qu'il désirait.

Vincent se leva péniblement et descendit le petit escalier creusé dans le roc. Il arriva sur le sable. La plage était mouillée. Il avait dû pleuvoir, mais le ciel était clair. Il goûta son indépendance. Étroite, en vérité, mais rien ne comptait plus pour lui, à cet instant, si ce n'est ce ciel pur et serein qui semblait l'appeler. Il baissa ensuite son regard vers la mer qui s'étendait devant lui. Le bruit monotone des galets continuait inlassablement. Les petites vagues ne semblaient pas avoir la force de se briser, et ce n'est qu'après de pénibles efforts qu'elles finissaient par tomber sur le sable, où elles se laissaient rouler paresseusement avant de se retirer, attirées malgré elles par le creux d'une autre vague. On eût dit que la nature s'adaptait à son état d'esprit, mais, autant la nature humaine était influençable, autant la nature ne l'était pas. La nature ne s'occupait pas de lui.

Regardant l'horizon, Vincent vit une petite tache blanche... Un navire... qui l'emmènerait loin, plus loin... Un navire comme les autres ?

Il attendit, les yeux fixés sur cette tache blanche qui s'approchait. Son regard se fixa. Il murmura :

« La *Délivrance*... C'est la *Délivrance*... »

Ce n'était pas un vapeur, mais un voilier. Il glissait sur l'eau comme mû par une force immatérielle. Ses voiles déployées étaient gonflées d'air.

« Et il n'y a pas de vent... »

Ce navire n'avait aucun rapport avec un paquebot ou un navire de plaisance. Il s'approchait. Vincent aperçut sur la proue de neige une femme vêtue de blanc ; ses cheveux d'écume flottaient dans un vent que Vincent ne sentait pas.

« La voilà, la *Délivrance*, lui souffla son cœur. Elle vient pour toi. Je l'ai appelée.

— Cette femme qui me sourit... Ce visage...

— Attirant ?

— Oui, attirant...

— Écoute, Vincent, il est 6 heures. Tu as jusqu'à 8 heures pour choisir. Si tu ne veux pas prendre ce navire, il repartira sans toi. Mais si tu as dit oui, tu partiras. »

Vincent s'était arrêté et, debout sur le sable, les yeux vers le ciel, il se demandait s'il fallait écouter les raisons de son cœur. Il interrogea son cœur, mais celui-ci ne répondait plus. Il était seul soudain. Ce serait désormais son destin, l'enchaînement des événements qui devaient nécessairement arriver, qui le pousserait à choisir telle ou telle destinée.



Un vent frais le tira de ses pensées. Il regarda la mer. Le bateau avançait toujours. Vincent remonta le petit escalier. Arrivé sur la route, il se mit à marcher sans savoir où il allait. Une pluie légère se mit à tomber. Il arriva bientôt au village voisin de Malespoir. C'est là qu'il avait vu Danièle, la première fois. La pluie tomba plus fort. Les gens couraient dans tous les sens pour se mettre à l'abri.

Vincent s'engouffra dans le premier café qu'il rencontra. Le café dans lequel il avait connu Danièle. Il y était entré aussi parce qu'il pleuvait. Quelle ironie ! Il jeta un coup d'œil dans la pièce. Toutes les tables étaient occupées, sauf celle où il s'était assis la dernière fois. La table où s'étaient assises Danièle et Yolande.

Il prit place. Dehors, des gens se pressaient sous une forêt de parapluies. Il avait déjà vécu ce moment. Le garçon lui servit sa consommation. Il prit deux sucres quand soudain la porte s'ouvrit et deux jeunes filles entrèrent. Elles regardèrent la salle. Vincent baissa les yeux et tourna la cuillère dans la tasse. Une des deux filles accrocha un parapluie au portemanteau, puis il les entendit s'approcher.

« Pourrions-nous, s'il vous plaît, nous asseoir à votre table ? »

C'était Yolande qui avait parlé, mais elle avait dit

les mêmes mots que Danièle, la première fois. Vincent accepta d'un signe de la tête. Elles s'assirent. Le garçon leur apporta deux cafés.

Danièle ne semblait pas l'avoir reconnu. N'était-ce qu'une impression ? Les gestes de Vincent étaient maladroits. Il se renversa une goutte de café sur la chemise et, en essayant de l'essuyer, il renversa la tasse, qui se brisa à terre.

« Je suis confus... » bégaya-t-il.

Il régla la note et s'enfuit sous l'orage. Les arbres, pliés sous la pluie, étaient noirs sur un ciel sombre et effrayant, que déchiraient d'énormes éclairs. Le vent s'était mis de la partie.

« Je suis fou ! hurlait-il. Je suis fou ! »

La foudre lui répondit.

Il courait sur un chemin étroit et pierreux trop droit. Il le voyait arriver au haut de la colline, mais, quand il y était, il le voyait redescendre et remonter jusqu'au sommet de la colline voisine. Il courait en hurlant : « Ouvrez-moi ! »

Le chemin continuait, toujours aussi droit, mais semblable maintenant à un petit torrent dans lequel Vincent pataugeait. Il tomba plusieurs fois dans cette boue, mais il se relevait aussitôt pour continuer sa course parmi les éléments déchaînés.

Il s'écroula, le visage sur le talus, son corps bai-

gnant dans l'eau sale du chemin. Ses jambes avaient disparu sous la boue. Il pleurait.

« Plutôt la mort que la folie ! » sanglota-t-il en se relevant.

Il se mit à marcher droit devant lui, les yeux perdus dans le vague.

« Tu embarqueras à l'aube ! » lui cria une voix dans la tourmente.

Le monde était désormais irréel. Les nuages obscurs n'avaient plus rien de commun avec les nuages qu'il avait vus jusqu'à ce jour. Entre eux, on voyait parfois le ciel, mais un ciel rouge, hyacinthe. La pluie qui lui frappait le visage était une pluie de sang. La boue du chemin aussi était rouge. Il se mit à hurler. Le vent criait plus fort que lui ; son cri était aigu, perçant. Vincent y reconnut sa voix.

« L'aube... un nouveau jour... »

Des flammes dansaient, maintenant, éparpillées sur les collines sombres comme des feux follets. « La lumière des temps ! pensa-t-il. La lumière de la mort ! »

Le chemin devenait maintenant tortueux. Trop. À chaque détour, une flamme jaillissait, puis s'éteignait aussitôt. Cette lumière lui arrachait chaque fois un cri d'horreur.

Il se voyait courir devant lui ; il se voyait sur la colline, à sa droite ; il se voyait à gauche, dansant

dans des flammes. Il y avait des centaines de Vincent autour de lui, et chacun d'eux criait, hurlait.

Il arriva près de la mer. Une mer déchaînée et grenat. D'immenses vagues déferlaient sur le cabanon presque noir où brillaient des lueurs pâles. Le ciel comptait des milliers de nuances allant du vermillon au noir le plus pur, du rouge indien au rouge vif, du grenat à la terre de Sienne brûlée. La porte s'ouvrit devant lui.

Dans la pièce, les objets dansaient. Sa tête de mort se promenait dans l'espace, sa guitare jouait toute seule, sa table sillonnait le plancher. Tout cela dans des grondements épouvantables, des cris horribles. Quelqu'un se leva de son lit. C'était le mort qu'il avait enterré. Une tête sans corps se balançait à la fenêtre — celle de Bernard. La porte de l'armoire s'ouvrit, et Vincent y vit Rose, immobile, les yeux fixes, comme une momie. Sa robe noire était maculée de sang. À ses pieds, Danièle gisait sans vie, nue, couverte de grandes blessures. Le cabanon tremblait. L'armoire tomba. Rose se leva et se mit à danser comme une folle.

Vincent courut vers sa table, d'où tous ses papiers avaient chu. Il en retira un flacon et un verre, qu'il remplit. Il jeta la fiole, qui se mit à danser dans la pièce en riant. Il avala le contenu. Le verre lui

échappa des mains et chaque morceau alla se planter dans les murs. La porte s'ouvrit.



« Il est fou ! Il est fou ! » s'écria Victor.

Frédéric n'avait pas bougé. Il était pétrifié. Près de lui se trouvait Danièle, qui, effrayée, se colla contre lui. Vincent avait renversé les meubles et jetait contre les murs tout ce qui lui tombait sous la main.

« C'est horrible... » répétait Danièle.

Soudain Vincent s'arrêta. Il resta quelques instants planté au milieu de la chambre, puis s'écroula. Victor et Frédéric coururent le prendre et le couchèrent sur le lit. Vincent ouvrit les yeux, des yeux fiévreux et voilés.

« C'est nous, souffla l'étudiant, en relevant une mèche de cheveux du peintre qui ruisselait de sueur.

— On m'a ouvert la porte... »

Danièle s'approcha.

« Rose ! dit le peintre en souriant. Tu es revenue... C'est gentil. Je suis bien heureux que tu aies pensé à moi... »

Victor fit un geste à la jeune fille pour l'inviter à ne pas le contredire.

« Il faut aller chercher un médecin », proposa Frédéric.

Victor regarda sa montre. Il était 11 h 20.

« Vous avez des nouvelles ? » demanda Vincent.

Frédéric déplaça un journal.

« Ça a été plus rapide qu'on ne le croyait. Sur l'édition du soir, ils disent que l'accident a été prouvé. Tu n'as plus rien à craindre.

— Plus rien à craindre... souffla l'artiste. Plus rien... il est trop tard. »

Danièle, qui se promenait dans la pièce en essayant d'y mettre un peu d'ordre, revint vers eux en criant :

« Il s'est empoisonné ! »

Elle montrait un flacon.

« Non ! Ce n'est pas vrai ! s'exclama Victor, bouleversé. Mais pourquoi ! Vincent ?

— J'ai écouté mon cœur... J'ai dû choisir... ma destinée...

— Mais pourquoi celle-là ? Tu aurais pu encore être heureux ! Tu avais tant de choses à faire...

— Il est impossible de tout faire... Arrêter maintenant ou après... Qu'est-ce qui vous a poussé à venir me voir ce soir ?

— Danièle est venue nous avertir. Elle a eu peur, quand tu es sorti du bar en criant.

— Danièle est venue ? Ce n'est pas Rose ?

— Je suis là », dit-elle en s’approchant de lui.

Vincent sourit faiblement et dit :

« Tout à l’heure... j’embarquerai sur le navire de neige. Je le sens venir lentement. Mais je parle, je parle... et l’heure tourne... Frédéric, prends les bougies dans l’armoire. Victor, pose mes tableaux en face de moi. Je veux les voir. Danièle, un jour mes tableaux se vendront, je serai riche... Dans le tiroir de mon bureau, il y a une grande enveloppe. Ne l’ouvre pas, apporte-la-moi. »

Danièle se leva, fouilla un instant dans les papiers et revint s’asseoir sur le lit, tout près de Vincent. Il ouvrit l’enveloppe et en sortit une liasse de pages. Il commença à lire :

« Je crois vous avoir dit les grands traits de ma vie et fait une légère esquisse de mon caractère, et cela, je l’espère, suffira à vous faire comprendre cette horrible histoire que je vais vous conter... »

Il s’arrêta de lire. Victor et Frédéric s’étaient approchés.

« Cette horrible histoire... » commença Vincent, en prenant une petite boîte de carton près du lit.

Il fit craquer une allumette. Les pages de papier à musique se mirent à flamber.

« ... vous ne la connaîtrez jamais. C’est trop horrible, expliqua Vincent. Il vaut mieux que vous ne

sachiez pas combien j'ai souffert. »

Les feuilles, sur le sol, avaient maintenant fini de se consumer.

« Donne-les-moi », demanda Vincent.

Danièle ramassa délicatement les feuilles calcinées où l'écriture se devinait encore, puis les donna à Vincent, qui les écrasa dans ses mains.

« Voilà. Le passé est mort. Je n'ai plus de rancune. »

Il laissa tomber une pluie de poussière noire et se frotta les mains, puis il regarda sa montre. Il était minuit et quart.



## L'AUBE DU QUATRIÈME JOUR

Beaucoup de suicides et de transports de cerveaux ne sont dûs qu'à une minute de lucidité.

Marcel Jouhandeau.

*29 décembre.*

« **L**e soleil risque de se lever plus tôt, ce matin ! » souffla Vincent à ses amis qui ne comprirent pas ses paroles.

Personne ne dit mot.

« J'étouffe!... Ouvrez la fenêtre!

— Elle est ouverte!

— Alors, ouvrez les portes ! »

On ouvrit toutes les issues. Mais Vincent avait toujours chaud.

« En fin de compte, je vais mourir dans l'incertitude! Qui aimais-je? Danièle ou Rose? Peut-être

aucune, peut-être les deux ! Sait-on au juste qui l'on aime ?

— Je t'aime ! » souffla Danièle.

Vincent sourit.

« Qui sait ! Peut-être es-tu vraiment sincère... mais moi, est-ce que je t'aime ? C'est étrange. Il y a peu de temps encore, je n'aurais pas hésité... et maintenant... Peut-être ai-je été attiré par toi parce que tu ne me voulais pas... Il suffit de réfléchir aux choses dont on croyait être sûr pour que l'on commence à douter d'elles. Plus l'eau est profonde, plus elle est sombre. Seule la surface est transparente... les apparences... Mais le fond, on ne le voit pas, on ne le voit jamais... »

Il reposa la tête sur le côté, épuisé par tant de paroles. Devant lui défilaient de grands personnages masqués qui chantaient et dansaient au milieu des confettis et des serpentins. Une foule bigarrée. Des chars défilaient dans les rues. Sur eux, de magnifiques jeunes filles saluaient les gens. Les petits étaient montés sur les épaules de leurs pères.

Vincent, trop petit, avait du mal à voir.

On riait de toutes parts. Des rires aigus et francs : les autres enfants avaient fait une grande ronde autour d'un couple de personnes âgées. Quand la ronde s'était ouverte pour se refermer sur d'autres personnes, Vincent avait vu ces deux-là repartir, comme rajeu-

nis, le sourire aux lèvres... et le vieillard embrasser sa femme sur sa joue ridée par les ans et les soucis. Puis chacun était retourné chez soi, et Vincent s'était retrouvé seul.

Il était allé s'asseoir sur le trottoir jonché de milliers de confettis et de fleurs. Les rues étaient désertes. Il s'était mis à pleurer doucement. Un jeune couple attardé l'avait trouvé ainsi à sangloter, la tête entre ses petits bras trop maigres. Ils s'étaient baissés et, le prenant gentiment par les épaules, lui avaient dit :

« Qu'as-tu, mon petit ? Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ? Tes parents doivent t'attendre... »

Vincent avait voulu retenir son chagrin, mais il avait fini par se jeter dans les robes de la jeune femme en pleurant. Elle l'avait pris dans ses bras comme une mère prend son enfant. Il avait enfoui la tête dans le creux de son épaule et avait serré fort ses petits bras autour de son cou. Elle avait caressé ses cheveux trop longs.

« Embrasse-moi vite ! Petite fée ! Je ne veux pas mourir seul... »

Vincent serrait sa guitare dans ses bras. Danièle approcha son visage mouillé de pleurs vers le visage fiévreux de Vincent.

*Cette sombre destinée*

Vincent s'échappait déjà par la fenêtre ouverte, irrésistiblement attiré vers le navire blanc amarré au bord du rivage. La passerelle l'attendait.

Le navire repartit aussitôt avec lui, puis disparut à l'horizon, juste à l'instant où le premier rayon de l'aube se montrait.

Le jour se levait, plein d'une calme sérénité.

**FIN**